

LA VÉRITÉ SUR MARIE
roman

Printemps-été

Plus tard, en repensant aux heures caniculaires de cette nuit, je me suis rendu compte que Marie et moi avions fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante, c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit, Marie et moi faisons l'amour à Paris dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air était immobile et orageux, lourd, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était certainement moins de deux heures du matin — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort, on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je ne savais même pas son nom, un nom à particule, Jean-Christophe *de Quelque chose*. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo au début de l'année, lors de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il était un peu plus de minuit quand ils étaient rentrés dans l'appartement de la rue de La Vrillière. Tous les volets étaient restés hermétiquement fermés depuis le matin dans la maison pour se préserver de la chaleur, et il régnait dans chaque pièce silencieuse et déserte une chaleur sombre et statique de nuit caniculaire. Marie avait ouvert la fenêtre dans la chambre, et ils avaient pris place au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le parquet. De fines raies de lumière jaune entraient dans la pièce à travers les jalousies des volets entrouverts. Marie avait été chercher une bouteille de grappa dans la cuisine, et elle les avait servi, elle regardait le liquide couler lentement dans les verres par l'étroit doseur argenté, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement le goût de la grappa lui parcourir la bouche avant même de l'éprouver sur sa langue, ce goût

enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une petite gorgée de grappa, se pencha vers Jean-Christophe *de Quelque chose* et l'embrassa, les lèvres tièdes, dans une sensation de fraîcheur et de grappa sur la langue.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité. Marie, qui aurait été la première surprise si on lui avait fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux à Londres pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique douce et dansante sur son nouvel ordinateur. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant pieds nus vers le lit, les bras comme des serpents sinueux qui improvisaient des arabesques dans l'air. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui lui passa tendrement la main sous la chemise, mais Marie se cambra brutalement au contact de sa main sur sa peau et la repoussa sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd, immobile et confiné de la pièce. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les volets en grand, quitta la pièce et revint du salon avec un grand ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment dans l'air des bouffées tourbillonnantes qui fouettaient leurs visages et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller dans la pénombre, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe *de Quelque chose* se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder dans la rue par la fenêtre. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient dans des halos de phares, un piéton traversait la rue en direction de la place des Victoires. En face de l'appartement, se dressait la silhouette imposante des bâtiments de pierre grisâtres de la Banque de France. Le lourd portail de bronze massif était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe *de Quelque chose* eut alors le pressentiment d'un désastre, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes d'alarme se déclencheraient derrière les murs d'enceinte de la banque et que la rue en contrebas serait le théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police dont les lueurs tournoyantes des gyrophares monteraient jusqu'aux façades.

Jean-Christophe *de Quelque chose* était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la

poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra alors le visage et le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. De gros nuages d'orage s'approchaient du quartier, qui se mouvaient inexorablement dans le ciel en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants.

Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce. Marie sentit le frisson d'un vent rafraîchissant lui parcourir le dos et elle alla trouver refuge dans son lit en s'enroulant douillettement l'épaule dans un drap. Elle retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe *de Quelque chose* commençait à se rhabiller dans la pénombre pour partir, lui se rhabillant et elle se déshabillant au même rythme comme s'ils poursuivaient de concert un même mouvement aux finalités divergentes. Il remit son pantalon, enfila sa veste et reprit son élégante mallette en cuir qui contenait son ordinateur. Avant de partir, il alla s'asseoir un instant au chevet de Marie pour l'embrasser, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra dans le lit, se glissa contre elle tout habillé sous les draps, en veste de lin noire et pantalon de toile, sa mallette en cuir qui contenait son ordinateur encore à la main, qu'il finit par lâcher pour étreindre Marie. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il passait doucement la paume de ses mains sur la chair délicate des seins de Marie qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir et il entreprit de lui enlever sa petite culotte, Marie l'aïda en se contorsionnant au fond du lit, Marie, haletante, les yeux fermés, lui défit alors les boutons de la braguette et lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais, arrivée à ses fins, elle ne sut soudain plus que faire. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil, la seule chose qu'elle avait vraiment envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose* (mais pas nécessairement sa bite à la main). Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air intéressé (elle espérait quoi, qu'elle décolle). Marie avait la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Marie avait fini par s'endormir, elle s'était assoupie quelques instants, ou ce fut lui qui s'endormit le premier. Ils bougeaient à peine dans l'obscurité, ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques (et on appelle ça s'aimer toute la nuit). Marie avait déboutonné le haut de la chemise de Jean-Christophe *de Quelque chose* et lui caressait nonchalamment la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait tout habillé sous les draps, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sous sa chemise défaite, moite et sans forme, les flancs affaissés et flasques autour de lui. Elle l'embrassa doucement, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, et, sans y prendre garde, elle commença à lui faire les poches, elle glissa une main dans la poche de la veste de lin froissée que Jean-Christophe *de Quelque chose* n'avait toujours pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses bras. Une arme ? Se pouvait-il qu'il eût une arme dans la poche ?

La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue. Marie se sentait bien, à l'abri dans la chaleur du lit, elle regardait les trombes d'eau s'abattre dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Marie, nue sous les draps, les sens exacerbés dans le noir, les yeux brillants dans les éclairs, savourait avec volupté la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage quand on est bien à l'abri dans la chaleur d'un lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, lorsque le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Chaque nouvel éclair la faisait sursauter et aiguïsait d'un élancement d'effroi le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous les draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe *de Quelque chose*, immobile dans le lit, tout habillé, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir sur le dos, indifférent aux grondements du tonnerre dont les répercussions en cascade allaient mêler leur écho finissant au son de la pluie battante. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit — immédiatement tout habillé, la mallette à la main, déjà fin prêt pour sortir — elle le regarda quitter la chambre en chaussettes, sa mallette à la main, très raide, la démarche somnambulique, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, Marie ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur les chaussures de Jean-Christophe *de Quelque chose* qui étaient restées en désordre au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué. Jean-Christophe *de Quelque chose* resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, raide, mécanique, le visage très blanc, pâle, livide, en chaussettes et transpirant, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance, elle le voyait tanguer sur le dos dans la pénombre comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il s'agitait piteusement sur le parquet, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans le noir, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, ankylosées, comme anesthésiées, peinant à articuler, ce qui rendait sa diction presque inintelligible, essayant de lui expliquer qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait appeler un médecin.

Marie avait composé un numéro d'urgence, le 15 ou le 18, et elle tournait en rond comme une folle dans la chambre en attendant qu'on décrochât, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent dans la rue où la pluie continuait de tomber dans la nuit, revenant près du corps étendu de Jean-Christophe *de Quelque chose* et finissant par s'agenouiller contre lui, Marie, nue, à genoux par terre, immobile dans la pénombre, les doigts tremblants, les mains tremblantes, le téléphone portable à la main dont elle entendait les sonneries contre son oreille, sa silhouette nue qu'éclairait parfois la lueur d'un éclair qui illuminait brutalement la pièce, Marie, qui, lorsque on décrocha, laissa libre cours à la panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques instants, libérant un flot

d'explications imprécises et confuses, Marie, perdue, bouleversée, désespérée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse, la nature du malaise —, mais Marie ne supportait pas qu'on lui pose des questions, Marie n'avait jamais supporté qu'on lui pose des questions, Marie avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions, Marie n'écoutait pas, elle ne répondait pas, elle parlait dans le vide d'une voix égarée, sans donner son nom ni son adresse, elle expliquait que déjà au restaurant il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule, mais que cela n'avait duré qu'un instant et que c'était passé, qu'elle ne pouvait pas se douter, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, "votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse" — et c'est lui, Jean-Christophe *de Quelque chose*, allongé sur le dos, blanc et en sueur, l'oeil éteint, la lèvre molle, sans force, qui regardait Marie avec inquiétude en essayant de deviner ce qui se passait, c'est lui qui, quêtant des informations dans le regard de Marie et finissant par comprendre la situation, lui prit le téléphone des mains et donna l'adresse à l'opérateur : "2, rue de la Vrillière", il le dit d'une traite comme s'il s'était agi de commander un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers — aveuglement et illuminations —, figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène dramatique qui se déroulait dans la chambre. Marie, les cheveux en désordre, hissée à califourchon sur Jean-Christophe *de Quelque chose*, une cuisse nue de chaque côté de son corps tout habillé étendu en chaussettes dans le noir sur le parquet de la chambre, Marie, fébrile, maladroite et affolée, qui appuyait des deux mains sur son thorax, puis, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le malmener et l'embrasser, passer ses mains sur son visage, lui transmettre sa chaleur, collant ses lèvres contre les siennes et lui enfonçant sa langue dans la bouche pour lui souffler de l'air, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas apporter beaucoup d'oxygène supplémentaire à Jean-Christophe *de Quelque chose*, mais lui transmettre un élan furieux d'énergie, de chaleur et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie essayait de transmettre au corps inconscient de Jean-Christophe *de Quelque chose* en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la bouche et sur la figure et en le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte amoureuse et morbide, où Marie sentait gagner le contact de la mort contre sa peau nue — la saisissante nudité du corps de Marie maintenant aux prises avec la mort.

Marie entendit de très loin les sirènes d'une ambulance, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans les traînées de pluie qui s'étaient accumulées sur le parquet au pied de la croisée ouverte. Marie, nue à la fenêtre, indifférente au vent et à la pluie, guettait l'arrivée du véhicule de secours qui remontait la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares qui se mélaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent dans la nuit à l'angle de la rue de La Vrillière dans des lueurs de gyrophares blancs et bleus qui tournaient sous la pluie battante, une grande ambulance blanche du SAMU et un véhicule break médicalisé qui monta sur le trottoir pour s'immobiliser contre la façade de l'immeuble. Deux silhouettes émergèrent du véhicule, des sacoches de cuir à la main, tandis que les secouristes du SAMU faisaient claquer les portières et pressaient le pas en baissant la tête sous l'averse, chargés de sacoches et de sac à dos médicaux hissés sur leurs épaules. Le groupe se hâta sur le trottoir, pressant le pas pour entrer dans l'immeuble, mais ils

restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage. L'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble. Le visage dégoulinant de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre et lui demanda de leur ouvrir la porte. Marie lui cria le code de l'immeuble, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises entre ses mains, et courut dans le couloir pour aller ouvrir la porte de l'appartement aux secouristes. Elle fit un pas sur le palier et entendit le mécanisme de la porte cochère se débloquer en contrebas, déjà des pas résonnaient dans le vestibule, et elle les entendit monter les escaliers. Ils apparurent presque aussitôt devant elle dans l'obscurité du palier et entrèrent sans un mot dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie qui luisait toujours dans la pénombre de la chambre.

Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme. Ils traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent à grandes enjambées vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'examiner ou de lui prodiguer le moindre soin, ils allumèrent toutes les lumières dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à la totalité de ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue (et, laissant les secouristes, elle disparut aussitôt de la chambre pour aller passer un vêtement dans la salle de bain).

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, les secouristes déshabillèrent Jean-Christophe *de Quelque chose* à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait déjà avec un stéthoscope. Un infirmier, accroupi au chevet du malade, lui prenait la tension, enroulant le brassard autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont on régla le débit. Un troisième secouriste, à genoux par terre, avait ouvert une caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient encore les petits verres de grappa entamés, et se préparait à lui faire une perfusion. Il avait soulevé le bras inerte de Jean-Christophe *de Quelque chose* pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, il avait repéré la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des sachets en plastique transparents, on trouvait une petite bouteille d'oxygène parmi des piles de livres d'architecture, des gants stériles au milieu des vêtements et des châles, et jusqu'à des flacons de verre, fioles médicales et sérums, répartis sous le grand miroir doré qui ornait le dessus de la grande cheminée. A genoux sur le parquet dans la pénombre de la chambre, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée à pleines mains pour

qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement, en écorchant la peau, plus pour débayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir, dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau rougie et irritée. Au milieu de la pièce, le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante de l'ampoule de 400 watts d'un lampadaire halogène, qu'un infirmier était parti chercher d'urgence en renfort dans le salon pour augmenter l'intensité lumineuse de la pièce, que l'ensemble des petites lampes design de Marie, même allumées ensemble, ne maintenaient que dans une pénombre tamisée de boudoir très insuffisante pour pratiquer des actes médicaux d'urgence. Debout dans la pièce, vêtu d'un pantalon blanc et d'une tunique à manches courtes, l'infirmier tenait le lampadaire par la hampe au chevet du corps inanimé, la vasque amovible ayant été tordue grossièrement pour être dirigée vers le bas en direction du torse blafard et couvert d'électrodes de Jean-Christophe *de Quelque chose*, ce qui conférait maintenant à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie s'était rendue dans la salle de bain pour passer à la hâte un vêtement, un simple tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle, et elle tournait en rond dans la chambre, à l'étroit dans l'espace extrêmement réduit qui n'avaient pas été envahi les secouristes. Elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre et elle avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à entrer dans la chambre. Elle avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Christophe *de Quelque chose* sautait aux yeux. Les secouristes, en cercle autour du corps, ne prêtaient d'ailleurs aucune attention à Marie, ils étudiaient en silence le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe *de Quelque chose* sur le minuscule écran lumineux d'un moniteur cardiaque encastré dans une valise médicale ouverte au chevet du malade, et échangeaient de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche précise, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection de sérum dans la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des soins et les mouvements d'ondulation des épaules, un enchevêtrement de mains se pressant au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couvert d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde. Puis, retombant sur le sol, le corps demeura inerte — et Marie comprit que le coeur ne battait plus. Un instant, elle pensa qu'il était mort. Voilà, il était mort.

Marie s'approcha des secouristes et regarda le corps dénudé dont le visage disparaissait sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était ce corps inerte qu'elle avait étreint dans cette même chambre moins d'une heure plus tôt à peu près au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, ce corps objectisé et médicalisé, ce corps rasé, perfusé et ventilé — ce corps réduit à un corps qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'était la personnalité réelle de Jean-

Christophe *de Quelque chose*. Elle se rendit compte alors, maintenant qu'il était mort, qu'elle pensait qu'il était mort, que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils s'étaient étreints dans le lit, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé que de son propre corps, de sa propre jouissance.

Devant l'échec de la première défibrillation, le médecin procéda immédiatement à une deuxième tentative, une décharge beaucoup plus puissante. Après un instant de silence intense et de regards unanimement suspendus à l'écran lumineux du moniteur, le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe *de Quelque chose* se remit à osciller faiblement, le cœur s'était remis à battre. Un infirmier ajouta une dose d'antiarythmique dans la perfusion, on lui administra une nouvelle dose de morphine. Le malade étant dès lors stabilisé, et le danger de mort provisoirement écarté, le médecin décida de l'évacuer sans tarder vers une structure hospitalière. Il n'y eut pas d'autre explication, chacun savait ce qu'il avait à faire, les secouristes se relevèrent et se préparèrent pour le départ, on commença à rassembler les instruments éparpillés sur le sol de la chambre pour les ranger dans les sacs, déjà les premiers secouristes descendaient les caisses médicales dans les ambulances. Marie observait ce ballet silencieux et précis de mouvement centrifuges, qui s'éloignaient du corps inanimé de Jean-Christophe *de Quelque chose*, le laissant pour la première fois seul au centre de la pièce, reliés par des tuyaux à la perfusion et à une petite bombonne d'oxygène posée sur le parquet. Les infirmiers revinrent de l'ambulance chargés de couvertures et munis d'un brancard, qu'ils entreprirent de déployer dans la pièce, ajustant les hampes et dépliant les compas, le chef d'équipe vérifia la solidité des structures et la robustesse de la toile, et, s'y prenant à plusieurs, ils soulevèrent précautionneusement Jean-Christophe *de Quelque chose* pour le déposer avec soin sur le brancard. On disposa une couverture sur ses genoux, on fixa les jambes du malade avec des sangles, qu'on ajusta fermement autour de ses cuisses, et ils l'emportèrent hors de la chambre, un infirmier marchant à côté de lui en portant le tuyau de la perfusion, un autre la bombonne d'oxygène. Le cortège traversa rapidement le couloir de l'appartement et Marie les suivit sur le palier, pieds nus et en tee-shirt, essaya vainement de déclencher la minuterie qui ne marchait pas et les regarda descendre le brancard dans l'étroite cage d'escalier plongée dans l'obscurité. Marie, penchée au-dessus de la rampe, les regardait progresser dans le noir, lentement, marche après marche, surveillant l'inclinaison de la civière et étudiant les angles pour éviter de racler les murs ou de heurter la rampe. Dans les derniers mètres, un infirmier se détacha du groupe et se hâta d'aller ouvrir la porte cochère pour faciliter le passage du brancard. Ils passèrent la porte cochère pour sortir dans la rue et disparurent de la vue de Marie exactement comme j'arrivais, moi, devant l'immeuble — je les vis sortir de l'immeuble sans comprendre, unique badaud égaré là dans la rue à trois heures du matin.

Je n'ai rien compris quand Marie m'a appelé au téléphone en pleine nuit. La pluie tombait à verse par la fenêtre ouverte, l'orage grondait, et j'entendais les sonneries du téléphone qui résonnaient dans l'obscurité du petit deux-pièces où j'avais emménagé quelque mois plus tôt. Lorsque j'ai décroché, j'ai immédiatement reconnu la voix de Marie, Marie qui m'avait appelé dans la foulée du coup de téléphone qu'elle avait donné aux secours — juste après ou juste avant, je ne sais pas, les deux coups de téléphone ont dû avoir lieu dans la foulée — Marie, confuse, agitée, véhémence, qui m'appelait à l'aide, me demandant de la rejoindre, tout de suite, mais ne m'expliquant pas pourquoi, viens, me disait-elle d'une voix précipitée, viens tout de suite, dépêche-toi, c'est urgent, me sommant, me suppliant de la rejoindre immédiatement rue de la Vrillière.

Le coup de téléphone de Marie — il était un peu moins de trois heures du matin, je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné — avait été extrêmement bref, aucun de nous n'avait eu envie, ou n'avait pu, parler, Marie m'ayant simplement appelé à l'aide, et moi j'étais resté sans voix, paralysé par l'angoisse qui m'avait envahi en entendant le téléphone sonner en pleine nuit dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, sentiment encore renforcé, stimulé même, par l'émotion, irrationnelle, violente, qui me submergea — immédiatement l'embarras, la gêne, la culpabilité — que j'avais ressentis en entendant la voix de Marie. Car, alors même que j'entendais la voix de Marie au téléphone, alors même que je reconnaissais la voix de Marie dans l'appareil, mon regard était posé dans la chambre sur le corps de la jeune femme qui dormait à côté de moi, je ne disais rien et je voyais son corps immobile allongé dans la pénombre, elle ne portait pour tout vêtement qu'une petite culotte en soie bleu pâle, son flanc nu, la ligne de ses hanches. Je regardais Marie sans comprendre — Marie, elle s'appelait Marie elle aussi — et, dans un sentiment d'étourdissement et de vertige, j'entrevis alors l'étendue de la confusion dans laquelle j'allais vivre les dernières heures de cette nuit. Certes, je faisais clairement la distinction entre Marie et Marie, Marie n'était pas Marie naturellement, mais j'eus immédiatement l'intuition que je ne parviendrais pas à me dédoubler moi-même, et être à la fois celui que j'étais pour Marie (un amant passager) et celui que j'étais pour Marie (l'amour — même si nous étions en train de nous séparer, et que nous ne vivions plus ensemble depuis je m'étais installé dans ce petit deux-pièces depuis mon retour du Japon).

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas pour rejoindre Marie. Dehors, il tombait des trombes d'eau, le ciel était sombre, noir, immense, invisible, sans autre horizon que la ligne de pluie qui tombait sans discontinuer dans la lumière jaune des réverbères. Je m'étais jeté dans l'averse, le col de la veste relevé, et je m'étais éloigné vers la place des Victoires, courbé contre la pluie, qui m'entraînait dans les yeux. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait en bouillonnant dans les bouches d'égoûts engorgées, je la voyais dégringoler sur mon passage dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse en pleine nuit, silencieuse, abandonnée, déserte, les hautes colonnades du bâtiment ancien illuminées dans les ténèbres, l'esplanade parfaitement vide livrée à un rideau de pluie oblique qui tombait avec fracas dans une immense flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, et je serrais ma veste entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeais dans de mauvaises directions et je revenais sur mes pas en courant, je manquai de perdre

l'équilibre plusieurs fois sur les trottoirs glissants. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte mouillé, et, de temps à autre, dans l'espèce de brouillard aqueux que la pluie formait devant mes yeux, j'apercevais les phares fantomatiques d'une voiture qui passait au loin, au ralenti, lentement, barbotant dans l'eau de pluie qui entravait ses roues, tout phares allumés dans le déluge.

Je courais encore quand j'arrivai en vue de la place des Victoires, dont la ligne harmonieuse des façades anciennes et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, au centre de la place, égarée sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIV, qui semblait fuir sous l'orage et se cabrer sous les éclairs chaque fois que la foudre tombait dans les parages. Mon inquiétude devint de l'affolement quand je débouchai rue de La Vrillière et que j'aperçus deux ambulances garées devant chez Marie. Je fis les derniers mètres les jambes flageolantes, trempé de la tête aux pieds, encore en mouvement, ému, essoufflé, le souffle court, le coeur battant, mais ne courant plus, marchant, lentement, à contre coeur, de mauvaise grâce, comme si je retenais mes pas, ne voulant plus y aller, imaginant le pire, un accident, une agression nocturne, et, pensant alors à Marie dans un terrible élan d'angoisse et d'affection mêlées, il me revint en mémoire cette nuit où nous avons été réveillés en sursaut par une alarme qui retentissait dans la rue. Nous ne nous étions pas levés tout de suite, croyant qu'il s'agissait d'une de ces alarmes de voiture qui se déclenche parfois spontanément dans la nuit en ulcérant les oreilles des riverains pendant quelques minutes avant de se tarir aussi mystérieusement qu'elle s'était déclenchée, mais l'alarme de cette nuit, plus stridente, plus inquiétante — je n'en avais jamais entendu de semblable, elle évoquait plutôt une sirène de catastrophe inconnue, qui aurait retenti dans la nuit pour alerter la population d'un accident nucléaire — ne cessa qu'au bout de quarante minutes, c'est dire si, dans l'intervalle, Marie et moi avons eu le temps de nous lever et de nous rendre à la fenêtre, Marie vêtue d'un de ces amples tee-shirts grisouilles qu'elle portait volontiers en guise de pyjama, somnolente, le visage encore ensommeillé, les joues tièdes, les cheveux défaits, belle, endormie, attendrissante. Penchés à la fenêtre, nous regardions tous les deux les hauts murs sombres et aveugles de la Banque de France derrière lesquels cette alarme était en train de retentir en pleine nuit. A mesure que l'alarme durait, on vit des lumières s'allumer dans les maisons du quartier, des gens sortaient de chez eux, un petit groupe s'était formé au coin de la rue. Côte à côte à la fenêtre, Marie et moi avons vécu là de merveilleux moments de complicité et de tendresse silencieuses, elle m'avait passé la main autour de la taille, et nous échangeions de temps à autre un regard amusé, observant ce qui se passait sans comprendre et sans même chercher à comprendre, dans un état de suspension du temps extraordinairement dynamique, un rien, un vide, délicieusement sensuel et en même temps potentiellement chargé d'une énergie délétère qui semblait pouvoir exploser à tout moment, un rien en permanence angoissant et constamment nourri par de nouveaux éléments, épars, minuscules, anodins, qui survenaient à intervalles réguliers pour relancer la tension et nous empêcher d'aller nous recoucher, l'arrivée d'une voiture de police dans la nuit, qui s'était garée devant la Banque de France, deux ou trois gardiens de la paix qui en étaient sortis et s'étaient dispersés sur le trottoir pour établir un vague cordon de sécurité autour de la banque, ou encore, dix minutes plus tard, l'ouverture soudaine du lourd portail en bronze de la Banque de France que nous avons vu s'entrebâiller lentement, mais il ne s'en était rien suivi, un vigile avait simplement passé la tête dehors et c'est tout, le lourd portail en bronze s'était refermé derrière lui, laissant à nouveau planer sur la rue déserte une menace diffuse d'autant plus efficace qu'elle était invisible. Nous ne sûmes jamais ce qui s'était passé, j'ai feuilleté les journaux dans les jours qui suivirent, mais je n'ai jamais rien trouvé relatif à l'incident.

J'étais encore à trente mètres de l'immeuble, et je ne courais plus, je marchais vite, accélérant le pas et ralentissant tout à la fois, dans le même mouvement, la même impulsion, la même foulée contrariée, écartelée, contradictoire. Mon élan initial avait été brisé net par la peur que j'avais ressentie en apercevant les ambulances devant l'immeuble de Marie, et j'avais alors brusquement ralenti l'allure, l'appréhension

paralysant mes derniers pas, les retenant, les alourdissant, tandis que, dans le même temps, comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne, j'essayais de me tirer hors de moi-même pour accélérer le pas malgré tout et je fis les derniers mètres en courant. Je distinguais à présent les détails des ambulances, une flèche bleue rétro-réfléchissante sur le flanc de la camionnette du SAMU dont le gyrophare tournait en silence sur le toit. Je continuais à avancer, et j'apercevais de la lumière derrière les vitres de l'ambulance, une lumière jaune dans cet espace d'intimité secret où sont allongés les blessés, les portières arrières qui dégouлинаient de pluie, quand je vis soudain la porte cochère de l'immeuble s'ouvrir devant moi. Je n'aperçus d'abord qu'un bras nu, qui maintenait la porte ouverte, puis le corps d'un infirmier apparut sur le trottoir, guidant le brancard et la suite du cortège, je vis alors les autres infirmiers sortir à leur tour dans la rue, ils étaient quatre, ou cinq, en tuniques blanches, et il y avait une forme humaine sur le brancard, ma poitrine se contracta quand je vis qu'il y avait quelqu'un sur le brancard, quelqu'un qui pouvait être Marie — car je ne savais rien de ce qui était arrivé, je n'avais aucune information précise sur ce qui s'était passé, Marie ne m'avait rien dit au téléphone —, mais je sus tout de suite que ce n'était pas Marie qui était allongée sur la civière, mais un homme, je voyais ses chaussettes qui dépassaient de sous une mauvaise couverture qui recouvrait son corps. La forme ne bougeait pas, le torse dénudé, le visage couvert d'un masque à oxygène, une veste noire jetée en travers de la civière et une mallette calée contre un montant du brancard. J'étais quasiment arrivé à leur hauteur, et personne ne me prêtait attention, je regardai passer le cortège devant moi sous la pluie.

J'avais aperçus l'homme, j'avais aperçu son visage quand les infirmiers étaient passés à ma hauteur, mais je ne l'avais pas reconnu, du reste je ne l'avais pas vraiment perçu comme un être humain, mais comme une chose, un corps, de la chair, un ensemble de chairs inertes, amorphes et en chaussettes. Je ne l'avais pas vu comme un homme que j'aurais croisé à ce moment-là dans la rue, et dont j'aurais pu me faire une idée de la personnalité en évaluant son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence, je n'avais vu que des détails, isolés, agrandis, sortis de leur contexte et attrapés au vol, les chaussettes, sombres, omniprésentes, comme si cet homme se réduisait désormais à ses chaussettes, le poignet, terrible, où était fixé la perfusion, un poignet livide, jaunâtre, cadavérique, le visage, d'un blanc effrayant, sur lequel j'avais porté plus particulièrement mon attention, scrutant les traits et essayant de le reconnaître, mais en vain, un visage simplement invisible, qui disparaissait sous le masque à oxygène. Et malgré sa blancheur à faire peur et le côté humiliant de sa position de gisant, j'eus l'impression qu'il se dégageait de cet homme une certaine dignité, je perçus quelque chose d'élégant dans la finesse des mains, dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes, et ce qui me parut peut être le plus surprenant — et qui me sidéra — c'est qu'il me ressemblait.

J'étais là debout devant la porte de l'immeuble, quand, mû par quelque instinct infailible, sentant l'onde immatérielle et invisible d'une présence ou d'un regard, je levai la tête et aperçus Marie au deuxième étage, accoudée à la petite balustrade en fer forgé de la fenêtre, Marie, qui ne me regardait pas moi, mais lui, qui le regardait lui, je vis le regard de Marie, fixe, vide, hypnotisé, qui ne se détachait pas du corps de cet homme allongé sur le brancard, et je compris alors la situation d'un coup. A la seconde, je sus avec certitude que cet homme avait passé la nuit avec Marie et que c'était à lui qu'il était arrivé quelque chose et non pas à Marie, Marie n'avait rien, Marie était sauvée, et, à l'immense soulagement que cette nouvelle me fit éprouver, vint immédiatement se greffer un sentiment beaucoup plus complexe, ambigu, de méfiance, et même d'animosité, envers Marie, à qui j'en voulais de façon diffuse, non seulement de ne pas avoir été seule (mais l'avais-je été moi-même), mais de l'intérêt qu'elle portait à cet homme, de l'intensité brûlante avec laquelle je la voyais le suivre des yeux depuis la fenêtre de l'appartement. J'étais jaloux, oui (même s'il n'en menait pas large, mon rival). C'est alors que Marie m'aperçut. Marie me regarda, nos regards se croisèrent un instant dans la nuit. Cela faisait plus de deux mois que nous ne nous étions pas vus. Je ne sais pas ce que Marie ressentit alors en me voyant, mais elle se ressaisit aussitôt, la compassion que j'avais surprise sur son visage disparut immédiatement de ses traits et

elle s'empressa de dissimuler ses sentiments. Elle m'avait regardé sans bouger, elle ne m'avait adressé aucun signe de reconnaissance, aucun signe de la main ni des yeux, elle n'avait esquissé aucun sourire, elle me regardait dans le vague, c'était comme si elle ne me voyait pas, elle m'ignorait. Elle détourna les yeux et continua de regarder l'homme, les infirmiers étaient en train de le faire entrer dans l'ambulance, mais son attitude s'était complètement transformée, la compassion avait fait place à une expression de froideur, quelque chose de dur, de fermé et de buté, les muscles du visage tendus, les pommettes contractées, cette expression de rage froide, de fureur et de ténacité que je lui connaissais quand elle voulait, ou devait, cacher ses sentiments ou dissimuler ses émotions, au risque de se mettre à pleurer.

J'étais entré dans l'immeuble, j'avais passé la porte cochère et je m'étais engagé dans les escaliers pour rejoindre Marie. La porte de l'appartement était restée ouverte au deuxième étage, et je suivis le couloir sans bruit. Lorsque j'entrai dans la chambre, avant même de rejoindre Marie, j'aperçus les chaussures de l'homme auprès du lit. C'était la seule trace qui restait de sa présence. Pour le reste, tout avait disparu, plus rien ne témoignait de son passage dans la pièce, pas le moindre vestige des soins qui lui avaient été prodigués ici même moins de cinq minutes plus tôt, pas l'ombre d'un flacon ou d'une compresse oubliés sur le parquet. Je regardais cette paire de chaussures au pied du lit, abandonnées en désordre (l'une était droite et l'autre avait versé), des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des chaussures italiennes dont les meilleures passent pour être de véritables gants de pied, une couleur indéfinissable, quelque chose de daim ou de chamois, les lacets très fins, durs comme du fil de pêche, l'empaigne veloutée, légèrement pelucheuse, étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures, avec, tracé dans la doublure — la doublure neuve, qui devait encore garder une très légère odeur de cuir frais — une très discrète et quasi subliminale inscription en italien : *fatta a mano*. Je regardais ces chaussures vides, abandonnées au pied du lit, et je sentais encore la présence invisible de cet homme dans la pièce. C'était comme si la foudre venait de le frapper un instant plus tôt, et qu'il s'était soudain volatilisé, dissous sur place dans un éclair de feu. De lui, dans la chambre, comme dans une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures.

Marie m'avait entendu, mais elle ne s'était pas retournée quand j'étais entré dans la pièce. Elle m'avait laissé venir à elle sans rien dire, et elle m'avait simplement touché doucement l'arrière de la cuisse quand je l'avais rejointe à la fenêtre, familièrement, affectueusement, comme un remerciement implicite d'être venu la rejoindre. Nous n'avions rien dit, nous avons continué de regarder dehors l'ambulance dans la nuit. Les portes arrières venaient d'être refermées, et le gyrophare tournait en silence dans la nuit sous la pluie battante, balayant de ses longs pinceaux les murs d'enceinte de la Banque de France. Le véhicule se mit alors en route, lentement, en marche arrière, déclenchant sa sirène et s'éloignant dans la nuit vers la Seine dans la rue Croix des petits Champs, le bruit des sirènes déclina peu à peu et finit par disparaître tout à fait. Nous restâmes encore un instant à la fenêtre. Marie, alors, très lentement, s'approcha de moi, sans force, somnambulique, me toucha doucement l'épaule pour me saluer (t'es trempé, dis donc, me dit-elle à voix basse).

Je dégoulinais, en effet, les manches de ma veste ruisselaient, une mince flaque d'eau s'était formée sur le parquet autour de mes chaussures. Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je ne me rendais même pas compte que j'étais mouillé. Ma veste était informe, une loque qui pendouillait le long de mes flancs, ma chemise était plaquée contre mon torse, les vêtements imbibés de cette pluie lourde et sirupeuse qui collait à la peau et alourdissait les tissus, même les chaussettes clapotaient à l'intérieur de mes chaussures, en me laissant cette détestable sensation physique, pire encore que d'avoir les pieds mouillés, d'avoir les chaussettes mouillées. Je retirai mes chaussures et mes chaussettes, que j'abandonnai par terre près de la fenêtre, et je m'avançai pieds

nus dans la chambre, les bras légèrement écartés pour m'égoutter, laissant des traînées de pluie partout dans mon sillage sur le parquet. J'avais entrouvert ma chemise mouillée qui me collait à la poitrine, et je regardais autour de moi dans la chambre.

L'aménagement de la pièce avait quelque peu changé depuis mon départ, il y avait un nouveau bureau, un ordinateur portable blanc que je ne connaissais pas, mais, dans l'ensemble, la chambre avait la même allure que quand je l'avais quittée. Je reconnus ma commode, qui était toujours à la même place, avec mes vêtements sans doute encore à l'intérieur (le gros de mes vêtements, que je n'avais pas encore eu le temps de déménager). C'était une commode d'un seul tenant, le bois stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles de l'écorce d'awong pour des nuances ombrées qui tiraient sur le brun rougeâtre. Elle avait une ligne très pure, géométrique, un grand rectangle de bois plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine du volume. Je m'accroupis devant le meuble et j'ouvris les tiroirs, jetai un coup d'oeil sur les vêtements, un désordre de pulls, de pyjamas, des cravates, un pauvre vieux maillot de bain à l'élastique distendu. Je pris une chemise, choisis du linge de rechange, que je posai sur une chaise, et j'entrepris de me changer dans la chambre.

Marie avait refait sommairement le lit et elle s'était assise contre le mur en fumant une cigarette dans la pénombre, les jambes en Z sous son tee-shirt XXL. Elle avait éteint toutes les petites lampes dans la chambre, n'en ayant laissé qu'une seule allumée près du lit, qui n'éclairait presque rien. Elle demeura longtemps silencieuse, abattue, les yeux dans le vague, puis elle commença à me parler de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une voix douce, sans me regarder, tirant une bouffée de cigarette de temps à autre, elle me raconta qu'elle avait fait sa connaissance à Tokyo au début de l'année lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, me parla des activités, multiples, qu'il menait, à la fois dans les affaires et le monde de l'art, me dit qu'elle l'avait revu quelques fois à Paris à son retour du Japon, trois ou quatre fois dans les premiers mois, puis que cela s'était espacé, qu'ils avaient passé un week-end ensemble à Rome, mais qu'ils ne se connaissaient pas tellement, dans le fond. Marie m'expliquait cela sans imaginer que cela pouvait m'être pénible à entendre. Je ne disais rien, je ne posais pas de question. J'avais enlevé ma veste et ma chemise, et je l'écoutais en me séchant le dos dans l'ample serviette de bain blanche qu'elle avait été me chercher pour me sécher. Je fis glisser mon pantalon le long de mes cuisses, le tissu adhérait à la peau, j'avais du mal à le décoller, puis j'ôtai mon caleçon, pauvre chose informe et trempée, que je laissai tomber par terre à mes pieds sur le parquet. Marie continuait à parler, on sentait qu'elle avait besoin de parler, de se confier, de revenir sur les événements de la nuit, sur certains signes avant-coureurs qui auraient pu l'alerter, une fatigue générale, des essoufflements, des vertiges, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant. J'étais nu dans la pénombre, et je ne disais rien, je me séchais la nuque, les flancs, je me passais la serviette sur les cuisses, me frictionnais l'entrejambe dans le moelleux de la serviette (je ne nierai pas que c'était très agréable). Je mis le caleçon que j'avais sorti de la commode et j'enfilai la chemise. J'étais encore en train de boutonner la chemise, les jambes nues sur le parquet, lorsque j'aperçus mon reflet dans le grands miroir doré de la cheminée, le fronton rehaussé d'une flamme décorative en moulures de plâtre à motifs de stuc enchevêtrés qui figuraient un entrelac de rameaux, de feuilles d'acanthes et de fleurettes. Je fis un pas en avant et je vis ma silhouette se déplacer à l'unisson dans les profondeurs patinées du miroir (et même noircies par endroits, tachetées, mouchetées), mon visage disparaissant presque entièrement dans l'obscurité brumeuse de la glace. Je me voyais là, sans visage, dans cette chambre où j'avais vécu près de six ans. La chambre, autour de moi, se fondait dans le noir, on devinait les contours estompés des meubles dans la pénombre, le bureau de Marie sur lequel l'ordinateur s'était mis en veilleuse, une partie de la bibliothèque contre le mur, les rayonnages de livres qui disparaissaient dans les limbes. Marie se tenait toujours à l'extrémité du lit, invisible. Je ne voyais pas son visage, je n'entendais que sa voix qui semblait s'exhaler d'un nuage de fumée qui se dissipait lentement dans l'obscurité, sa voix blanche, neutre, absente, qui m'expliquait que Jean-Christophe *de Quelque chose* était marié et que c'était la raison pour laquelle elle n'était pas partie avec lui dans

l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, pour que l'on puisse avertir sa femme quand il arriverait à l'hôpital. Mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

Marie demeura encore un long moment prostrée en silence sur le lit, avant de faire un effort, apparemment considérable, pour se lever. Elle alla ramasser les deux petits verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse, et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, les pommettes agitées de légers tremblements, les lèvres crispées, tendues, témoins de la lutte qu'elle devait mener pour ne pas se mettre à pleurer. J'allai prendre la bouteille de grappa sur le rebord de la cheminée et je l'invitai à boire un petit verre d'alcool pour se revigorer après le choc qu'elle venait de subir, mais elle le prit très mal, elle repoussa la bouteille, interprétant mon geste comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se ressaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les petits verres à vodka dans la cuisine, me laissant seul dans la chambre avec la bouteille de grappa à la main, une bouteille rectangulaire, avec un long col qui se terminait par un étroit doseur argenté. Au retour, Marie me regarda méchamment, le visage dur, fermé, qui laissait apparaître au coin de sa bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, et un éclair de haine traversa son regard. Pourquoi arrivait-il à chaque fois un moment, quand nous étions ensemble, où, tout d'un coup, toujours, très vite, elle me détestait passionnément. Peut-être y avait-il en moi quelque chose de foncièrement bancal, qui faisait qu'on ne pouvait pas m'aimer. Ou bien cela venait-il d'elle, d'une sauvagerie radicale qu'elle mettait dans la passion, et qui s'exerçait jusque dans les gestes les plus tendres et les plus anodins.

En me voyant m'emparer de la bouteille de grappa, Marie avait dû se sentir devinée. Elle avait sans doute immédiatement compris que cette bouteille de grappa l'avait trahie, qu'il y avait comme une inconvenance de cette bouteille grappa, une impudeur, une indécence, car, m'étant aperçu de sa présence, je ne pouvais plus ignorer maintenant qu'elle avait bu de la grappa cette nuit en compagnie de Jean-Christophe *de Quelque chose*, et, dès lors que je savais qu'elle avait bu de la grappa cette nuit avec Jean-Christophe *de Quelque chose*, je pouvais imaginer ce qui s'était passé entre eux dans la chambre, et même ce qu'avaient dû être leurs baisers, et je le pouvais d'autant mieux, et elle ne l'ignorait pas, elle ne pouvait pas l'ignorer, que c'étaient les mêmes baisers que nous avions échangés nous-mêmes à l'île d'Elbe l'été dernier, que c'était ces baisers-là qui avaient un goût de grappa, que c'était cet après-midi-là, à l'île d'Elbe, dans mes bras, dans la chambre d'hôtel de l'*Albergo l'Ape Elbana* de Portoferraio, que Marie avait senti un parfum de grappa lui monter à la tête quand je l'avais embrassée, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié mais qui était soudain remonté à la surface au contact de mes lèvres — car mes baisers avaient un goût de grappa, un goût de soleil et de grappa, voilà ce qu'elle m'avait dit ce jour-là à l'île d'Elbe. Elle ne s'était peut-être pas rendu compte tout de suite à quel point la présence de la bouteille de grappa cette nuit dans la chambre l'avait trahie, mais elle avait immédiatement compris en voyant m'en emparer que cette bouteille de grappa était le détail tangible à partir duquel je pourrais imaginer ce qu'elle avait vécu, qu'à partir de ce détail, qu'à partir de cette seule bouteille de grappa, je pourrais reconstituer tout ce qui s'était passé cette nuit dans la chambre, comme dans les rêves, où un seul élément tiré de la vie réelle la plus intime peut engendrer un flux d'éléments imaginaires dont la réalité n'est pas moins contestable, et que, disposant désormais d'un repère tangible en amont (la bouteille de grappa) et d'un repère visuel en aval (la sortie du brancard dans la nuit dont j'avais été témoin), j'étais désormais en mesure de combler le vide de ce qui s'était passé cette nuit dans l'intervalle, et de reconstituer — de reconstruire ou d'inventer —, ce que Marie avait vécu en mon absence. C'était cela, et pas la supposée maladresse de ma phrase, que Marie avait pressenti en m'entendant l'inviter à se servir un verre de grappa — et c'était cela qu'elle n'avait pas supporté.

Marie s'était rassise sur le lit. Elle demeura un long moment silencieuse, pensive, les bras croisés, fixant avec une expression exaspérée mes vêtements mouillés sur la commode, puis elle se releva d'un coup et voulut me faire déplacer le meuble, ma commode, tout de suite, toutes affaires cessantes. Cela n'avait que trop duré, cinq mois qu'elle supportait cette horreur dans sa chambre, on allait la descendre à la cave immédiatement, cela ne pouvait pas attendre une seconde de plus, souffrir le moindre délai supplémentaire. Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle ne pouvait plus le voir, ce bahut, elle disait "bahut", elle appelait ma commode "bahut", avec un dégoût non dissimulé, le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot lui-même : bahut. Bahut. Elle se dirigea vers le bahut, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle qui flottait autour de ses cuisses, et essaya de le soulever, rageusement, d'une main, n'importe comment, mais le meuble n'avait aucune prise, ni sur les côtés, ni aux poignées, de simples renflements décoratifs du bois qu'il était impossible d'agripper fermement. Je m'approchai pour l'aider et, me plaçant à l'autre extrémité, nous soulevâmes le bahut du sol, d'une dizaine de centimètres à peine, difficilement, il était extrêmement lourd, avant de le reposer aussitôt, Marie le lâcha, le laissa carrément retomber, ne fit aucun effort pour le retenir, il s'écrasa violemment par terre, l'angle des pieds heurtant le sol en taillant une encoche dans le parquet. Marie fit un petit bond sur le côté et sursauta, pieds nus, elle perdait patience, elle devenait enragée, elle me dit que je voyais bien qu'on ne pouvait pas le transporter comme ça, qu'il était trop lourd, qu'il fallait le vider, et, ouvrant les tiroirs, elle commença à s'emparer de mes vêtements qu'elle se mit à jeter par terre à grandes brassées en me disant de dégager mes affaires, de virer mon bazar du bahut !

Puis elle ne dit plus rien, elle n'avait plus rien dit. Elle m'avait regardé faire, le regard vide, debout, la tête baissée, avec une impatience à l'arrêt, en suspens. Sa rage était devenue de l'abattement, une tristesse froide, un accablement passif, elle n'avait plus de force, elle renonçait, elle s'en remettait à moi. J'avais essayé de la calmer, de l'apaiser, j'avais terminé de vider entièrement le bahut (je disais bahut moi aussi maintenant, pour lui être agréable), tiroir après tiroir, confectionnant des piles plus ou moins régulières de vêtements sur le parquet, tee-shirts, pulls, chemises, un amas désordonné de sous-vêtements, de gants, d'écharpes, de bonnets, puis d'autres tas, plus petits, épars, disparates, hétérogènes, une ceinture, des cravates affaissées, le vieux maillot de bain rouge à l'élastique distendu, dont la présence touchante et ridicule sur le sol de la chambre m'humiliait. On aurait dit les misérables fringues d'occasion d'un pathétique étal de brocante installé là dans la pénombre de la chambre, et je trouvais qu'il y avait quelque chose de macabre dans cette exposition, comme si les vêtements, quand ils ne sont pas portés, signifient l'absence ou la disparition de celui à qui ils appartiennent. Mais n'était-ce pas de cela dont il était question, de ma disparition, de mon effacement progressif de ces lieux où j'avais vécu plusieurs années, le bahut était vide, son contenu intégralement répandu par terre, et nous allions déménager le dernier meuble qui m'appartenait encore de la chambre de Marie.

J'avais retiré les tiroirs vides du bahut pour l'alléger, je les avais déboîtés et les avais posés à la verticale contre le mur, et nous nous étions mis en route, nous portions le bahut à bout de bras, lentement, même vide il était encore extrêmement lourd, et nous ne parvînmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes le reposer par terre et l'incliner, le soulever, en biais, pour passer l'encadrement de la porte de la chambre et accéder au couloir. Courbés sous le poids du meuble, à petits pas glissés, à peine vêtus l'un et l'autre, les pieds et les jambes nues, Marie dans son large tee-shirt blanc qui lui recouvrait les cuisses et moi en caleçon et en chemise, nous progressions laborieusement sur le parquet grinçant du couloir de notre appartement. Marie ne disait rien, mais elle s'était calmée, elle était silencieuse, appliquée, concentrée sur sa tâche, et, les deux mains occupées par le bahut, elle soufflait un filet d'air vers le haut par sa bouche pour essayer de retirer une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin de sa déconvenue (je ne pouvais lui être d'aucun secours, ayant moi aussi les mains prises), et elle m'adressa un timide sourire de connivence, qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier

sourire qu'elle m'adressait depuis cinq mois. Nos regards se croisèrent un instant par-dessus le bahut et nous nous rendîmes soudain compte de la situation, du ridicule qu'il y avait de transporter ce meuble en pleine nuit dans notre appartement, de le descendre à la cave à quatre heures du matin. Nous nous sourions avec complicité, et nous continuions de progresser dans le couloir, les corps de chaque côté du bahut que nous transportions, à l'unisson, soudés, solidaires, très près l'un de l'autre, comme si nous dansions, entraînés par la dynamique propre du meuble qui, à l'instar d'un chant ou d'une musique, nous imposait son rythme et nous dictait son allure, à moins de deux mètres de distance l'un de l'autre, quasiment enlacés dans la promiscuité intime de la manutention, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction qui ne passait encore que par les yeux, mais que nous sentions monter vers nos mains — nos mains empêchées, prises par le bahut, que démangeait déjà l'envie de se porter vers la peau et la chaleur de l'autre —, un attrait invisible, une aimantation, très forte, lourde, puissante, inéluctable, comme si, depuis cinq mois que nous étions séparés, n'avait cessé de travailler en nous l'énergie de l'élan irrésistible qui ne pouvait qu'inévitablement nous jeter dans les bras l'un de l'autre cette nuit. Le choc violent qu'avait subi Marie ne pouvait trouver d'apaisement que dans une étreinte, elle avait un besoin physique irrépressible de réconfort, d'être touchée, serrée, de se sentir aimée pour apaiser les tensions qui l'oppressaient et j'avais le même besoin de réconfort en raison de l'immense inquiétude que j'avais ressentie au sujet de Marie, j'avais le même besoin de la toucher et de l'étreindre depuis que je l'avais rejointe à la fenêtre de la chambre et que j'avais été incapable de la prendre immédiatement dans mes bras pour apaiser ses tourments et essayer de la consoler, son corps serré très fort contre le mien. Nous nous étions arrêtés dans le couloir, nous avons posés le meuble à nos pieds, et nous nous regardions, nous ne disions rien, nous nous étions compris. Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai commencé à contourner le meuble pour la rejoindre, à faire prudemment le dernier mètre qui me séparait d'elle, ou si c'est elle qui m'a invité implicitement à la rejoindre en faisant un pas de côté, mais nous nous faisons face maintenant, nous ne bougions plus dans la pénombre du couloir, nous nous regardions en silence avec une infinie gravité dans le regard. Je pensais que nous allions nous embrasser, mais nous ne nous sommes pas embrassés, nos langues ne se sont pas unies, ni nos lèvres ne sont entrées en contact, nous nous sommes seulement frôlés dans l'obscurité, effleurés des joues et caressés du cou, comme des chevaux tremblants, effarouchés et émus. Sans oser nous toucher, le bout des doigts pleins d'égards, de réserve, de douceur et de délicatesse, comme si nous étions trop fragiles, ou si la surface de nos corps était brûlante, ou que le contact de l'autre était interdit, dangereux, déplacé, impensable ou tabou, nous nous caressions simplement de l'extrémité des doigts et du bord des épaules, les yeux égarés et les sens aux aguets, je m'étais approché d'elle pour humer doucement la peau de sa nuque et respirer le parfum du désir qu'elle exhalait. Puis, comme l'eau trop longtemps retenue d'un barrage qui se libère enfin, nous nous étions soudain violemment étreints, nous laissant aller à la retrouvailles des corps, nous enlaçant dans un abandon complet des poitrines et des âmes, serrant mutuellement nos corps fragilisés pour puiser chez l'autre la chaleur, le réconfort et la consolation, les bras soudain multipliés, empressés et imprécis, les mains douces, fiévreuses, tâtonnantes, je lui caressais les épaules, je lui touchais les joues, le front, les tempes, mes mains passaient sur son visage et je ne la quittais pas des yeux — la main et le regard, il n'est jamais question que de cela dans la vie, en amour, en art.

Nous avons fermés les yeux et nous nous enlacions, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, nous ne savions pas ce que nous faisons, mais nous ne nous embrassons pas, nous ne pouvions pas nous embrasser, un interdit nous en empêchait, une règle tacite, impérieuse, invisible, trop de choses survenaient en même temps, trop de sentiments, de douleur, d'inquiétude et d'amour, qui se mêlaient dans nos cœurs, il dut y avoir une pause, une respiration pour reprendre notre souffle, et je la vis fugitivement en face de moi dans la pénombre du couloir, qui remettait en place une

mèche de ses cheveux. Marie, en face de moi, adossée au mur, cambrée, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc, qui me regardait avec défi — il y avait du défi dans son regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage. Elle se laissa de nouveau glisser contre le mur pour accueillir mon corps contre le sien, je l'avais rejointe, je sentais en transparence sous mes doigts le contact étouffé et comme atténué des poils de son pubis à travers le tissu du tee-shirt. Elle était nue sous son tee-shirt, j'avais passé la main sous le vêtement et je sentais la peau frémissante de son ventre sous mes doigts, nous nous fondions l'un contre l'autre, inconscients de nous-mêmes, j'entendais le souffle gémissant de son désir dans le creux de mon cou, ses cuisses étaient chaudes, je caressais son ventre, et, lorsque je glissai un doigt dans son sexe, je me sentis parcouru d'un frisson de chaleur, d'humidité et de douceur.

Je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, beaucoup plus tard, brusquement, à l'improviste, dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, m'était advenu dans un enchaînement naturel de faits inéluctables et silencieux, mais qui, dès lors qu'il fallait le formuler explicitement, devenait soudain incompréhensible, ou honteux, comme, peut-être, certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler s'inscrire dans une réalité plausible quand ils s'étaient produits mais devenaient purement aberrants, indicibles et abstraits, dès lors qu'ils étaient placés dans la lumière implacable des mots — il me vint à l'esprit que c'était la deuxième fois, cette nuit, que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme.

Cela ne dura qu'un instant, et Marie se déroba avec grâce, elle se défit de mon étreinte et me regarda avec douceur dans la pénombre. Des larmes avaient coulé en silence de ses yeux pendant que je l'étreignais, et elle ne les avait pas retenues, elle ne les avait pas essuyées, des larmes silencieuses, invisibles, des larmes qui n'avaient peut-être même jamais existé pour elle, tant elles avaient glissé le long de ses joues avec le naturel inconscient d'un battements de coeur ou d'une respiration inconsciente. Marie, en face de moi, émouvante, les yeux humides dans la pénombre, Marie, écartelée entre des pulsions contradictoires qui devaient batailler en elle, d'élan passionnel et de retenue mêlés, Marie qui avait eu à la fois, et autant, besoin de s'abandonner à mon étreinte que de la repousser, Marie qui avait eu besoin de se serrer de toutes ses forces contre mon corps pour y puiser le réconfort et qui n'avait pas cherché à résister au désir physique qu'elle avait senti monté en elle quand je l'avais prise dans mes bras, elle avait même eu la trempe de me le signifier ouvertement, du défi dans le regard, elle m'avait aimantée pour que je la caresse et que je la touche entre les jambes — l'éclat inoubliable de ce regard où, une seconde, dans la pénombre, j'ai vu briller dans ses yeux la liberté et la lubricité —, en même temps qu'elle se dégageait presque aussitôt de mon étreinte, qu'elle la dénouait avec pudeur, comme si elle prenait simplement conscience qu'il était impossible de s'aimer maintenant, que ce n'était ni le lieu ni le moment de s'embraser et de s'étreindre. Elle me sourit une nouvelle fois dans la pénombre du couloir, et ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre secrètement ensemble de si intense. Elle ne dit rien, non, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour continuer le descendre à la cave (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).

Nous étions repartis, nous avons longé le couloir jusqu'à la porte d'entrée et nous étions sortis de l'appartement, nous avons commencé à descendre le bahut dans la cage d'escalier, où la minuterie était cassée, Marie en tee-shirt et moi en caleçon et chemise, les pieds nus sur le bois rugueux de la cage d'escalier. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans les escaliers, l'air était moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être renouvelé souvent pendant ces derniers jours de canicule, et nous descendions le meuble avec précaution comme les secouristes avaient dû le faire une heure plus tôt avec le brancard, évitant de heurter la rampe et de racler les murs, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente,

j'apercevais son visage quand nous passions devant les lucarnes qui donnaient sur le puits de lumière de la cour intérieure de l'immeuble. Nous faisons des pauses régulières entre les étages, nous arrêtant un instant dans le noir pour reprendre notre souffle. Au rez-de-chaussée, laissant sur notre droite les multiples empreintes de pas mouillées des secouristes qui traçaient un chemin humide jusqu'à la porte cochère, nous bifurquâmes et prîmes la direction de la cour intérieure, qu'on apercevait au fond du couloir, une petite cour d'immeuble grisâtre sous la pluie dans la nuit, qu'éclairait une veilleuse jaunâtre protégée d'une grille. Nous entrâmes dans la cour et nous dirigeâmes vers le local à poubelle, le bahut entre nous, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé (ah, putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse). Elle releva la tête, et me sourit timidement entre ses larmes (ses larmes qui avaient à peine séché et se recouvraient maintenant de pluie), me regarda de bas en haut pour se faire pardonner, désarmante en face de moi dans son large tee-shirt qui lui tombait aux cuisses. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble.

De retour dans l'appartement (nous avons laissé le bahut en bas dans le vestibule, où nous l'avons casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie, une horreur pareille), Marie alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une faible et déprimante lumière grisâtre entraînait dans la chambre et recouvrait les piles de mes vêtements abandonnés sur le sol. L'orage s'était calmé et on entendait la pluie qui finissait de dégoutter lentement des toits. J'achevai de m'habiller dans la chambre dans les clartés lugubres du point du jour, remis mon pantalon humide et mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait encore besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi. Je fus pris au dépourvu, et ne sus que répondre. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans la pénombre, elle était belle, j'étais ému. Maintenant ? demandai-je à voix basse, et, sans rouvrir les yeux, elle me dit que non, pas maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, et nos lèvres se frôlèrent quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé. Déjà, elle s'était endormie, j'entendais son souffle régulier (dégage, dit-elle d'une voix tout endormie).

Lorsque je regagnai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas, je trouvai l'appartement vide, Marie n'était plus là. Le lit était vide, les draps défaits et en désordre dans la lumière grisâtre qui entraînait par la fenêtre ouverte, le drap du dessus torsadé, chiffonné, et en boule, qui était tombé par terre. Je m'approchai pour le ramasser et j'aperçus alors au creux du lit, sur le drap restant qui recouvrait le matelas, deux ou trois gouttes de sang séché. Ce n'était pas des taches rondes, rouges et régulières, mais plutôt deux traînées parallèles, une grande et une petite (la petite comme un écho jumeau et amoindri de la plus grande), qui, du fait d'un contact ou d'un frottement, s'était étirées sur le drap sur une longueur de deux ou trois centimètres, la marque déjà presque effacée, les contours passés et diffusés, des traînées qui s'étaient comme fossilisées dans le coton blanc du drap en laissant deux empreintes pâles et brunâtres en forme de petits céphalopodes allongés ou de squelettes de crustacés.

Marie, l'autre Marie, m'avait dit cette nuit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, mais elle avait gardé sa culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris sans qu'elle me dise rien, nous nous étions embrassés sur le lit quand nous étions rentrés, nous avions trop chauds, nous transpirions dans le lit trop étroit, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée dans la lourde

obscurité de la nuit qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la pièce, malaxant avec douceur le tissu de la petite culotte en soie bleu pâle qui se distendait et se déformait sous mes caresses, la pluie tombait avec violence par la fenêtre ouverte, et nous nous étreignions à demi nus dans le lit trop étroit, les yeux fermés derrière lesquels j'entendais gronder l'orage comme à l'île d'Elbe, je ne savais plus où j'étais, je ne savais plus avec qui j'étais, ébauchant avec l'une des gestes que je terminerais avec l'autre, tant le répertoire des gestes de l'amour est finalement limité — caresses, humidité, obscurité, douceur — et ce n'est que plus tard que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard, et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques gouttes de sang qui s'étaient déposées sur mon doigt à ce moment-là, je me rendis compte que ce sang avait accompli une boucle insensée qui partait de Marie et me ramenait à Marie. Ce sang qui, très vite, n'avait plus dû avoir ni couleur ni consistance ni viscosité quelconque, ni même aucune réalité matérielle, tant les divers contacts avaient dû se multiplier avec les tissus et avec ma peau, avec l'air ambiant, avec les draps et avec mes vêtements, chaque contact ayant dû les atténuer un peu plus, les amoindrir et les estomper, et la pluie finir de les diluer complètement, ces quelques particules de sang — qui, si elles n'existaient plus matériellement, gardaient une existence symbolique indélébile — je me rendais compte que je pouvais en refaire mentalement le parcours depuis le corps de Marie où elles avaient pris leur source, et les suivre à la trace tout au long des endroits où je m'étais rendu cette nuit, car j'avais dû les transporter avec moi partout où je m'étais déplacé cette nuit, dans la chambre du deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas quand je m'étais levé pour rejoindre Marie, dans les escaliers de l'immeuble, et bientôt dans la rue, dans Paris, dans la rue Vivienne, dans la rue Croix des Petit Champs, dans l'orage, dans le vent et dans la pluie, comme si l'eau, l'air, et le feu, trois des quatre éléments du cosmos, avaient accompagné la course folle de ces particules de sang invisibles que je les transportais avec moi sur mon doigt en courant dans la nuit pour rejoindre Marie.

Je regardais ces quelques gouttes de sang séché sur mon lit, je savais très bien ce que c'était, mais, dans une sorte de vertige et de confusion mentale, j'associai alors ce sang à Jean-Christophe *de Quelque chose*, comme si ce sang était son sang, comme s'il y avait, dans mon lit, quelques gouttes du sang de Jean-Christophe *de Quelque chose*, un sang que Jean-Christophe *de Quelque chose* avait perdu cette nuit quand il avait eu sa crise cardiaque, un sang qui lui appartenait, un sang masculin — un sang de drame, de violence et de mort — et non pas le sang féminin que c'était, non pas un sang de douceur, de féminité et de vie, mais un sang de désastre, le sang de la mort annoncée de Jean-Christophe *de Quelque chose*, et, dans un brusque accès de frayeur irrationnelle — ou de lucidité —, je compris alors que si Jean-Christophe *de Quelque chose* venait à mourir cette nuit, j'allais devoir m'expliquer sur la présence de ce sang sur mes draps, j'allais devoir dire comment il se faisait qu'il y avait du sang humain dans mon lit, ce sang de confusion et de culpabilité, ce sang vertigineux devenu terreur soudaine — ce sang inavouable — qui m'avait fait relier Marie à Marie la nuit de la mort de Jean-Christophe *de Quelque chose*.

Marie me téléphona pour m'apprendre sa mort en fin de matinée. Jean-Baptiste est mort, me dit-elle (et je ne sus que répondre, ayant toujours pensé qu'il s'appelait Jean-Christophe)

Jean-Christophe *de Quelque Chose* était mort. En fait — je le sus quelques jours plus tard en tombant sur l'avis de décès que sa famille avait fait paraître dans *Le Monde* — son nom exact était Jean-Baptiste de Ganay. La nécrologie était brève et sobre. Quelques lignes en petits caractères, pas de détail sur les circonstances de la mort. Le nom des proches. Sa femme, Delphine. Son fils, Olivier. Sa mère, Gisèle. Rien de plus, l'avis tenait lieu de faire part. Je méditai quelques instants sur sa date de naissance, 1960, qui me parut soudain une date très éloignée, enfoncée dans le passé, déjà lourdement enfouie dans un XXe siècle lointain, brumeux et achevé, qui paraîtrait d'un autre temps aux générations futures (plus encore que, pour nous, le XIXe siècle), à cause de ce deux chiffres au début de chaque date, ce 1 et ce 9 à présent désuets, tels des Turbigo ou des Alma irréels qui commençaient jadis les numéros de téléphone parisiens. Naître dans les années mille neuf cent soixante, soixante-dix ou quatre-vingt, ces années étranges qui commençaient encore par un 1 et par un 9, y mourir, ou y avoir vécu, ce qui avait toujours été la norme et le serait encore pour un temps désormais compté me parut soudain terriblement daté. Je relus les deux millésimes qui bornaient maintenant définitivement la vie achevée de Jean-Christophe *de Quelque chose*, la date de sa naissance et la date de sa mort, et je me rendis compte que c'était là des dates à la fois encore complètement contemporaines, on ne peut plus de notre temps, car c'était bien un homme d'aujourd'hui qui était mort, un contemporain dans la force de l'âge, et pourtant déjà démodées, comme des dates qui avaient mal vieilli, des dates périmées de leur vivant, qui n'auraient bientôt plus cours, que le temps ne tarderait pas à recouvrir et qui portaient déjà en elle, comme un poison corrosif dissimulé, le germe de leur propre estompement puis de leur effacement définitif dans le cours plus vaste du temps.

J'ai longtemps pensé que je n'avais jamais vu Jean-Christophe *de Quelque chose* en dehors de la nuit de sa mort, quand il était apparu devant moi pendant quelques secondes rue de La Vrillière, non pas lors de secondes dilatées, ralenties, interminables, mais arrêtées, à jamais figées dans ma mémoire, une image immédiatement complète, cohérente et détaillée, d'un homme que je ne connaissais pas allongé sur une civière, le visage d'un blanc effrayant disparaissait sous un masque à oxygène, surgissant devant moi au sortir de la porte cochère de l'immeuble de la rue de La Vrillière comme une hallucination, une figure de rêve, ou de cauchemar, un spectre spontanément apparu du néant, qu'il paraissait n'avoir quitté qu'un instant, et qui était déjà en route pour y retourner à jamais, l'image s'étant soudain matérialisée devant moi à partir de rien, rien ne l'ayant précédée et rien ne la suivant, comme créée *ex nihilo* de la substance même de la nuit et de la pluie battante qui tombait dans mes yeux et noyait mes pupilles — l'apparition soudaine sous mes yeux, dans l'inquiétude noire et pluvieuse qui m'étreignait le cœur cette nuit-là en raison de l'anxiété que j'éprouvais pour Marie, de cet homme inerte allongé sur un brancard, une perfusion fixée à son poignet cadavérique, qui n'avait déjà presque plus rien d'humain et qui semblait tout entier réduit à ses chaussettes, devenues son blason et ses couleurs, noires, fines, fragiles, en fil d'Ecosse, dont je peux encore aujourd'hui estimer mentalement la texture et l'éclat, la pâleur de leur noir ! Je croyais sur le moment que c'était la première fois que je voyais cet homme, et, même si j'avais pu me rappeler l'avoir déjà vu quelques mois plus tôt à Tokyo, j'aurais de toute façon eu du mal à le reconnaître sous le masque à oxygène qui lui cachait le visage et lui mangeait les traits. Mais je l'avais déjà vu à Tokyo, je l'avais même vu deux fois à Tokyo, la première, de nuit (dans des circonstances dont je n'ai pas envie de parler — je préfère taire les souffrances qui se rapportent à ce souvenir), et la deuxième fois, deux jours plus tard, également à Tokyo (mais les deux événements ne sont aucunement liés). C'est ce jour-là sans doute que j'ai vu Jean-Christophe *de Quelque chose* pour la première fois, je l'ai aperçu à l'improviste aux côtés de Marie, non pas au bras de Marie, mais c'était tout comme, ils étaient ensemble, cela m'a sauté aux yeux,

un homme plus âgé qu'elle, quarante ans passés, pas loin de cinquante ans, avec beaucoup d'allure, de la classe, élégant, vêtu d'un grand manteau de cachemire gris noir, une écharpe sombre, les cheveux clairsemés coiffés en arrière, la carrure large, l'épaule solide, rassurante, sécurisante, sur laquelle on pouvait sans doute comprendre que Marie ait eu besoin de s'appuyer en ces heures de fragilité et de rupture. En dehors de son pitoyable corps en chaussettes sur la civière, c'est la seule image qu'il me reste de lui, je revois encore très bien aujourd'hui cette haute silhouette imposante en manteau gris noir aux côtés de Marie. Mais son visage est absent — et le restera à jamais, je n'ai jamais vu aucune photo de lui.

Dans les jours qui suivirent sa mort, je cherchai le nom de Jean-Christophe *de Quelque chose* sur Internet et je fus surpris de trouver de nombreuses occurrences qui le concernaient, lui personnellement, ses ascendants et sa famille. Je pus recouper ces feuillets de notes que j'avais imprimées avec les quelques informations que Marie m'avait communiquées à son sujet, de rares confessions sur leurs relations, les confidences qu'elle m'avait faites dans les semaines qui suivirent l'enterrement, où j'avais recommencé à voir Marie régulièrement. La nuit même de sa mort, Marie m'avait fait part des circonstances dans lesquelles elle avait fait la connaissance de Jean-Christophe *de Quelque chose* à Tokyo, et, un après-midi que nous nous promenions ensemble à Paris quelques jours après les obsèques, elle m'avait raconté leur retour mouvementé du Japon — car, si nous étions partis ensemble au Japon avec Marie, c'est avec lui qu'elle était rentrée (et moi j'étais rentré seul à Paris une semaine plus tard).

Pour plusieurs raisons, que l'on peut aisément comprendre, Marie ne tenait pas tellement à me parler de Jean-Christophe *de Quelque chose* dans les jours qui ont suivi sa mort, elle était encore choquée, elle restait réticente à aborder les questions qui le concernaient, mais quelques confidences involontaires lui avaient échappé lors d'un dîner que nous fîmes quelques jours avant son départ pour l'île d'Elbe, des secrets plus intimes qu'elle regretta par la suite de m'avoir confiés, des indiscretions sur leurs relations privées, dont je m'étais immédiatement emparées pour les poursuivre en imagination, en grossissant parfois le trait, par jalousie, au risque de me méprendre et de m'égarer sur les sentiments réels de Marie à son égard. Elle m'avait également fait des aveux sur l'affaire qui avait assombri les derniers mois de la vie de Jean-Christophe *de Quelque chose*. J'avais complété certains détails qui manquaient à son récit, et j'avais rempli peu à peu les zones d'ombres sur les parties les plus troubles de la vie de Jean-Christophe *de Quelque chose*, sans négliger les médisances et les rumeurs, n'hésitant pas reprendre à mon compte des informations de seconde main, invérifiables et malveillantes, qu'avaient relayées de façon insidieuse certaines revues confidentielles, sans preuve ni vérification complémentaire — car, jusqu'à ce jour, rien ne prouvait que Jean-Christophe *de Quelque chose* n'ait jamais enfreint sciemment la légalité.

Parmi les nombreuses informations que j'avais recueillies sur Jean-Christophe *de Quelque chose* au cours de mes recherches sur Internet, la moindre n'était pas que je me rendis compte que c'était un cousin éloigné du président de la République, ou plus exactement que son père était un cousin par alliance du père de Nicolas Sarkozy, Pal Sarkozy de Nagy Bosca, qui, après un premier mariage avec Andrée Mallah, la mère de Nicolas Sarkozy, avait épousé en secondes noces Christine de Ganay, une cousine germaine de son père. Je ne sais même pas si Marie en savait quelque chose — en tout cas, elle ne m'en avait rien dit et les journaux n'en avait pas fait état, je ne sais pas non plus si Jean-Christophe *de Quelque chose* s'en était jamais ouvert à Marie (et si, d'une façon ou d'une autre, il s'en vantait, ou s'en cachait, ou s'en foutait).

Parfois, à partir d'un simple détail que Marie m'avait confié à son sujet, qui lui avait échappé ou que j'avais surpris, je me laissais aller à échafauder des développements complets, déformant à l'occasion les faits, les transformant ou les exagérant, voire les dramatisant. Je pouvais peut-être me tromper sur les intentions de Jean-Christophe *de Quelque chose*, je pouvais douter de sa sincérité quand il affirmait avoir été mal entouré et abusé par des membres de son entourage. J'étais sans doute capable de prêter foi

aux conjectures et d'amplifier les soupçons qui le concernaient. Je ne sais pas jusqu'à quel point il était impliqué personnellement dans l'affaire qui lui était reprochée, et j'ignore si les rumeurs de chantage et de menace dont il aurait été victime étaient fondées (mais Marie m'avait quand même fait un soir ce surprenant aveu, qu'elle avait eu le sentiment que, dans les derniers jours de sa vie, il lui était arrivé de porter une arme). Oui, je me trompais peut-être en ce qui concernait Jean-Christophe *de Quelque chose*, mais jamais je ne me trompais sur Marie, sur les attitudes et le comportement de Marie, je savais comment Marie se comportait en toutes circonstances, comment Marie réagissait, je connaissais Marie, je la connaissais d'instinct, j'avais d'elle une connaissance infuse, un savoir inné, l'intelligence absolue : je savais la vérité sur Marie.

Ce qui s'est réellement passé entre Marie et Jean-Christophe *de Quelque chose* pendant les quelque cinq mois où ils se sont connus dans leur vie — dans cette relation qui se résume en fait, si on fait le compte méticuleux de toutes les fois où ils se sont vus, à quelques nuits passées ensemble, quatre ou cinq nuits, pas davantage, espacées entre la fin janvier et la fin juin, auxquelles s'ajoutent peut-être un week-end à Rome, un ou deux déjeuners et quelques expositions visitées ensemble —, personne ne pouvait le savoir, et je n'ai jamais prétendu en savoir quelque chose. Je pouvais seulement imaginer les gestes de Marie quand elle se trouvait avec lui, je connaissais les gestes de Marie mieux qu'elle-même ne pourrait jamais en avoir conscience, je savais ses attitudes (la position de ses mains, ce qu'elle faisait de ses cheveux), je pouvais imaginer son état d'esprit et ses pensées, à partir d'éléments avérés ou déduits, sus ou imaginés, qu'il me suffisait alors de combiner avec les événements graves et douloureux qu'avait vécus Jean-Christophe *de Quelque chose* à la fin de sa vie, apportant ainsi au moins quelques éléments de vérité à la mosaïque incomplète et lézardée, pleine de trous, d'incohérences et de contradictions, qu'étaient pour moi les derniers mois de la vie de Jean-Christophe *de Quelque chose*.

En vérité, je m'étais mépris dès le début sur Jean-Christophe *de Quelque chose*. D'abord, je n'ai cessé de l'appeler Jean-Christophe alors qu'il s'appelle (ou *s'appelait*, il faudrait sans doute dire *s'appelait* maintenant qu'il est mort) Jean-Baptiste. Je me soupçonne même de m'être trompé volontairement à ce sujet (quoique inconsciemment, mais où est la différence) pour ne pas me priver du sournois plaisir de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, plus distingué, que Jean-Christophe, mais simplement ce n'était pas son prénom, et cette petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, je me connais). Par ailleurs, j'avais toujours pensé que Jean-Christophe *de Quelque chose* était un homme d'affaires (ce que, en vérité, il n'était pas exactement), et qu'il travaillait dans le milieu de l'art, que c'était un marchand, un courtier d'art international ou un collectionneur, et que c'était par ce biais qu'il avait fait la connaissance de Marie à Tokyo. Or, s'il est vrai qu'il lui arrivait à l'occasion d'acheter des oeuvres d'art (mais plutôt des tableaux anciens, des meubles de style ou des bijoux chez des antiquaires), ce n'était en rien son activité principale. Jean-Christophe *de Quelque chose*, comme son grand-père, mais surtout son arrière-grand-père, Jean de Ganay, était une personnalité éminente des courses françaises, éleveur, propriétaire de chevaux et membre de la Société d'Encouragement. C'était à ce titre, comme propriétaire, qu'il s'était rendu au Japon fin janvier avec un cheval qui participait au *Tokyo Shimbun Hai*, et ce n'est que par hasard que, se trouvant à Tokyo à ce moment-là, il avait assisté au vernissage de l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, où il avait fait la connaissance de Marie et, je le crains, sa conquête (et on peut se demander dans quel ordre, tant cela dut être foudroyant)

Les couleurs de l'écurie de Ganay — casaque jaune, toque verte — avaient été choisies au début du XXème siècle par l'arrière-grand-père de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui présida la Société d'Encouragement de 1933 à sa mort. Cette prestigieuse Société, fondée en vue de l'amélioration de l'élevage des races de chevaux en France, avait été créée un siècle plus tôt par Lord Henry Seymour, surnommé Milord l'Arsouille (on ne sait trop d'où lui venait ce plaisant sobriquet, qui

évoque la pègre, le faubourg et la canaille, de son passé, de ses pratiques ou de ses mœurs), et c'est à elle, la Société d'Encouragement, que l'on doit la modernisation de l'hippodrome de Longchamp, la création des commissaires de course et la mise au point, par prélèvement de salive, des premières techniques, encore rudimentaires, de lutte contre le dopage. Il est d'ailleurs piquant de constater que c'est précisément à un aïeul de Jean-Christophe *de Quelque chose* que l'on doit l'instauration des premiers contrôles antidopage dans les courses de chevaux, quand on sait combien les six derniers mois de sa vie ont été empoisonnés par l'affaire Zahir, du nom de ce pur-sang engagé dans la *Tokyo Shimbun Hai*.

Ce n'est d'ailleurs pas tant l'échec du cheval à Tokyo, que les circonstances de cet échec, qui ont dû affecter Jean-Christophe *de Quelque chose* et miner les derniers mois de sa vie. Les insinuations n'avaient pas tardé dès le retour du cheval en France, et le scandale avait été d'autant plus difficile à affronter qu'il n'avait jamais vraiment éclaté. Officiellement, il n'y avait pas d'affaire Zahir, aucune accusation précise n'avait été portée contre le cheval, mais des rumeurs avaient circulé, qui faisaient état d'analyses suspectes et de substances illicites détectées dans ses urines (on n'avait pas parlé ouvertement d'anabolisants, mais de produits-écran susceptibles de les masquer), et des liens avaient été établis entre l'entraîneur du cheval et un sulfureux vétérinaire espagnol qui gravitait dans le milieu du cyclisme et de l'haltérophilie (où ses compétences vétérinaires devaient naturellement faire merveille). La raison officielle avancée pour expliquer l'échec de Zahir dans la *Tokyo Shimbun Hai*, et la longue série inexplicable de complications et de malaises qui s'en étaient suivis, est qu'il avait été victime d'un abcès dentaire à la mâchoire inférieure, qui se serait infecté le jour de la course en raison du frottement du mors et avait nécessité une injection d'antibiotiques et d'anti-inflammatoires non stéroïdiens pour lutter contre la fièvre, mais personne ne pouvait croire, de bonne foi, que la tournée en Asie d'un cheval suivi au quotidien par une équipe de vétérinaires spécialisés ait pu s'interrompre du jour au lendemain pour un simple abcès dentaire. Tous les engagements de Zahir avaient été brusquement résiliés sans explication, sa participation à la *Singapour Cup* et à la *Audemars Piguet Queen Elizabeth II* à Hong Kong purement et simplement annulée, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait limogé sur le champ son entraîneur et s'était séparé dans la douleur de toutes les personnes qui avaient accompagné le cheval à Tokyo, tandis que le pur-sang, dès son retour en France, avait été soustrait aux regards et envoyé se mettre au vert dans le haras du Rabey à Quettehou, dans la Manche, propriété de la famille de Ganay, où on ne l'avait plus revu du reste de l'année.

La décision d'exfiltrer discrètement le cheval hors du Japon avait été prise d'urgence le lundi qui a suivi la course, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait annulé tous les engagements de Zahir pour les mois suivants et avait réglé lui-même les modalités du retour du cheval en une dizaine de coups de téléphone, après quoi il avait appelé un commissaire de la JRA, l'organisme des courses japonais, avec qui il était en étroites relations, craignant de nouvelles complications au passage de la douane. Et, au terme de leur conversation, il avait pris la décision d'accompagner personnellement le cheval en Europe. Il avait alors téléphoné à Marie, qui n'avait plus rien à faire à Tokyo après le vernissage de son exposition, pour lui proposer de rentrer avec lui le jour même à Paris, et, à sa grande surprise, Marie avait accepté l'offre, sans paraître particulièrement surprise. Mais, après le coup de téléphone, Marie s'était sentie submergée par une vague de nostalgie et de tristesse en se rendant compte qu'elle allait rentrer à Paris sans moi alors que nous étions arrivés ensemble au Japon moins de dix jours plus tôt. Elle venait de raccrocher et s'était approchée de la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel qui donnait sur le quartier administratif de Shinjuku, et, immobile devant la vitre, pensive, le visage grave, elle regardait la ville qui disparaissait entièrement sous une brume pluvieuse, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie qui nous étreint quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies. La fenêtre était mouillée, barbouillée de gouttes de pluie, qui glissaient lentement sur la vitre en lignes pointillées interrompues, qui s'étaient arrêtées sans raison sur le verre, leur élan

brisé net. Marie regardait par la fenêtre et, à l'heure de quitter Tokyo, elle pensait à moi — moi avec qui elle avait rompu ici même, dans cette chambre d'hôtel que nous avons partagée le soir de notre arrivée, cette chambre où nous avons fait l'amour, ce lit où nous nous étions étreints, déchirés et aimés (tu t'en souviens, mon amour, tu t'en souviens n'est-ce pas).

Marie aurait voulu ne plus penser à moi, ni maintenant ni jamais, mais elle savait très bien que c'était impossible, je risquais à tout moment de réapparaître dans sa vie, si ce n'est ma personne, de ma présence au moins, elle avait réussi à s'affranchir ou je l'avais délivrée — ma présence silencieuse et tenace à ses côtés, le poids mort que j'étais devenu pour elle, le morne reproche permanent du regard que je portais sur ses activités — mais mon esprit, mon esprit lui-même, des émanations de mon esprit qui risquaient de surgir à l'improviste dans ses pensées, comme malgré elle, de façon subliminale, une soudaine expression immatérielle de ma personnalité, de mes goûts, un détail, ma façon de voir le monde, tel souvenir intime auquel j'étais indissolublement associé, car elle se rendait compte que, même absent, je continuais de vivre dans son esprit et de hanter ses pensées — et où pouvais-je bien être à présent, elle n'en avait aucune idée, étais-je encore au Japon, ou bien étais-je déjà rentré en Europe, ayant moi aussi avancé mon retour ? Et pourquoi ne lui donnais-je pas de nouvelles ? Pourquoi ne lui avais-je plus donné aucune nouvelle depuis mon retour de Kyoto ? Elle ne le savait pas, et elle ne voulait pas le savoir, elle ne voulait pas le savoir, compris, il fallait le dire comment. Elle ne voulait plus entendre parler de moi, jamais — et, maintenant, basta avec moi.

Lorsque, en milieu d'après-midi, Jean-Christophe *de Quelque chose* vint chercher Marie à l'hôtel, Marie n'était pas prête, la chambre était encore en désordre, le lit défait, les valises ouvertes. Marie était arrivée au Japon avec cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, et, si l'intégralité des malles et la plupart des valises ne devaient pas être rapatriées en Europe (car l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa se poursuivait encore plusieurs mois), Marie avait quand même réussi l'exploit d'être presque aussi chargée au retour qu'à l'aller, si ce n'est en poids, tout du moins en volume et en nombre de pièces de bagage, accumulant, autour de ses valises, une ribambelle de sacs de toutes tailles, en cuir, en toile ou en papier, rigide, blanc et cartonné, avec deux poignées en plastique chair renforcées, flasque et rempli de bibelots, ou à l'effigie fleurie de roses rouges épanouies du grand magasin Takashiyama, de cadeaux qu'elle avait reçus et de cadeaux qu'elle allait faire, d'achats de soies sauvages et de tissus précieux, d'obis et de babioles, d'emplettes diverses, de lanternes de papier, d'algues, de thé, en boîtes rondes ou en sachets, et même de produits frais, trois barquettes de sashimis de fugu conditionnés sous vide sous un film transparent qu'elle avait conservées dans le minibar de sa chambre parmi les canettes de bière et les mignonnettes d'alcool. Jean-Christophe *de Quelque chose* dut l'appeler deux fois dans la chambre depuis la réception, la pressant, avec tact, de bien vouloir se hâter, insistant sur le fait qu'ils étaient pressés, que le cheval et les voitures attendaient. Marie fut alors animée d'un bref élan de hâte spontanée, se dépêchant et multipliant les gestes brouillons de rangement dans un éphémère accès de panique et de bonne volonté (Marie compensait ses retards de plus d'une heure à ses rendez-vous par une brusque accélération finale qui la faisait toujours arriver en courant, comme si elle secouait la torpeur rêveuse à l'origine de ses retards par une hâte ostensible et une précipitation de façade dans les derniers mètres), puis, le naturel revenant au petit trot, elle reprenait le cours indolent de ses préparatifs et acheva de remplir rêveusement ses valises sur le grand lit défait, réunissant nonchalamment les sacs près de la porte d'entrée, sans toutefois rien fermer (Marie ne fermait jamais rien, ni les fenêtres, ni les tiroirs, c'était tuant, même les livres, elle les retournait ouverts à côté d'elle quand elle interrompait sa lecture). Elle appela la réception pour qu'on vint chercher ses affaires, et s'attarda encore un instant devant la grande baie vitrée avant de quitter définitivement la chambre.

Jean-Christophe *de Quelque chose* ne s'aperçut pas tout de suite de la présence de Marie dans le hall quand elle sortit des ascenseurs pour aller régler la note de l'hôtel. Il était en train de régler d'ultimes questions relatives au transport du cheval, assis dans un canapé de la réception en compagnie de quatre hommes équipés d'ordinateurs portables et d'agendas électroniques, quatre Japonais qui lui avaient été envoyés pour remplacer l'équipe de l'entraîneur limogé afin de superviser l'acheminement du cheval vers l'aéroport et veiller au bon déroulement du passage de la douane. Les quatre Japonais étaient identiquement vêtus de blazers bleus à l'écusson d'un club ou d'un cercle privé, et se transmettaient des formulaires et des certificats qu'ils étudiaient derrière leurs lunettes noires, ce qui conférait une allure suspecte, presque mafieuse, au petit groupe chuchotant qu'ils constituaient autour de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le van du pur-sang attendait devant l'hôtel, on apercevait sa longue silhouette à travers les baies vitrées de la réception, un van métallique de six mètres de long, qui avait des allures de loge de rock star, avec deux petites lucarnes grillagées et secrètes fermées sur les côtés, la carrosserie en aluminium étincelant, rutilant et strié, sur laquelle se réfléchissait avec éclat les lumières dorées de l'entrée de l'hôtel. La porte arrière du van avait été ouverte et le pont abaissé pour renouveler l'air ambiant et laisser le pur-sang respirer, et trois hommes en blouson, hommes de main ou acolytes, montaient la garde à l'entrée du fourgon, en compagnie du chauffeur du van, un vieux Japonais en combinaison de travail grise à fermeture Éclair entrouverte sur une chemise et une cravate, qui fumait une cigarette en jetant un coup d'oeil sur les abords de l'hôtel. Comme l'arrêt semblait se prolonger plus longtemps que prévu, on en avait profité pour abreuver le cheval, un des élégants Japonais en blazer bleu s'était rendu aux

toilettes avec un seau métallique, neuf, brillant, griffé d'un blason et d'initiales, on eût dit aux couleurs du van, comme si c'était un de ses accessoires, un élément de sa panoplie, et on l'avait vu retraverser le hall avec son seau pour regagner le van, la démarche raide, cérémonieuse, les mains recouvertes de gants transparents antiseptiques de chirurgien, sans que l'on sût exactement s'il avait été remplir un seau d'eau dans les toilettes de l'hôtel, ou si, afin de rafraîchir la litière du van, il avait été vidé à la poubelle un vieux seau rempli de crottin et de foin compissé.

Dès que Jean-Christophe *de Quelque chose* aperçut Marie dans le hall — elle avançait lentement droit devant elle, le visage absent et les yeux pâles dans la lumière des lustres, des employés de l'hôtel en livrée noire dans son sillage, qui la suivaient avec les deux chariots dorés qui contenait la montagne hétéroclite et disparate de ses bagages —, il interrompit sa petite réunion improvisée et se leva avec empressement pour aller à sa rencontre, la débarrassant avec sollicitude de l'unique petit sac qu'elle portait (un sac en plastique qui contenait les sashimis de fugu). Il faut y aller tout de suite, nous sommes très pressés, lui dit-il en l'embrassant, et Marie ne dit rien, ne répondit rien, elle se laissa entraîner vers la sortie — Marie, les yeux dans le vague, en jupe et bottes noires, son grand manteau en cuir sur un bras, la ceinture déroulée qui traînait n'importe comment par terre. Une limousine de location les attendait devant l'hôtel, et plusieurs employés se pressèrent autour des chariots pour disposer la multitude disparate et colorée des sacs de Marie dans le coffre et sur le siège avant de la voiture, tandis que les quatre Japonais en blazers bleus et lunettes noires rassemblaient leurs affaires dans le hall et allaient prendre place dans un étroit minibus Subaru noir garé non loin de là, les portières siglées d'initiales dorées. Il y avait tellement de bagages sur les chariots de Marie que les employés durent aller déposer quelques sacs surnuméraires dans le minibus. Les quatre Japonais, qui avaient déjà pris place, serrés sur les sièges exigus, regardaient les bagagistes entreposer les sacs de Marie dans leur minibus, on apercevait leurs visages impassibles qui émergeaient d'un désordre toujours croissant de sacs fleuris et de cartons enrubannés derrière les vitres profilées de l'étroit véhicule. Ce devait être des membres d'un club hippique, des commissaires de courses, des avocats ou des juristes, l'un d'eux avait les cheveux teints en roux et une pochette mauve qui dépassait de sa poche poitrine, signe d'un statut peut-être plus artiste, plus bohème (un vétérinaire, peut-être, se plut à imaginer Marie).

Le convoi s'était mis en route et descendait au ralenti la voie d'accès privée de l'hôtel, l'étroit minibus des quatre Japonais menant la marche, suivi de la limousine noire où avaient pris place Marie et Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui précédait l'imposant van en aluminium étincelant, opaque, mystérieux qui peinait à prendre les virages et virait au plus large avec d'innombrables précautions. Ils roulèrent sans encombre sur quelques centaines de mètres, le temps de quitter le quartier administratif de Shinjuku, puis, bifurquant dans des ruelles étroites, ils débouchèrent dans une grande avenue, mais, plutôt que de pouvoir prendre enfin leur élan et s'élancer à vive allure vers les voies d'accès qui menaient aux autoroutes de l'aéroport, ils se trouvèrent bloqués dans la circulation, le convoi arrêté dans une grisaille pluvieuse de fin d'après-midi. Ils n'avançaient plus que de quelques mètres, coincés, englués, dans les embouteillages. Depuis le départ de l'hôtel, Marie n'avait pas dit un mot, elle se demandait ce qu'elle foutait dans cette voiture, une limousine de location japonaise (plus ronde, plus enveloppée, que les limousines américaines basses et allongées), avec deux sièges très spacieux à l'arrière, séparées d'un accoudoir amovible, siglé des lettres MAJESTA et garni d'une double rangée de boutons de commande électroniques. Des petits napperons brodés recouvraient les appuie-tête, ornés de motifs ajourés impénétrables, tandis que, dans l'accoudoir central, se trouvait un casier réfrigéré, dont Jean-Christophe *de Quelque chose* avait soulevé le couvercle pour caser le sachet de sashimis de fugu parmi les diverses boissons qui s'y trouvaient. Ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre. Jean-Christophe *de Quelque chose* n'avait pas enlevé son manteau, il n'avait même pas retiré son écharpe, une écharpe en laine noire, apparemment douce et légère, avec d'infimes reflets subliminaux de rouge et de garance qui semblaient se moirer au cœur de la matière dans le mélange de laine moelleuse et de soie noire satinée qui lui

donnait son tomber infroissable. Séparé de Marie par le large accoudoir, il ne cessait de téléphoner, s'adressant en anglais à divers interlocuteurs en jouant avec les fanfreluches de son écharpe, la cuisse agitée d'un mouvement imperceptible permanent, battant frénétiquement la mesure sur la moquette du bout de sa chaussure, puis, raccrochant — sans toutefois ranger le téléphone, déjà prêt à composer un nouveau numéro —, il adressa un sourire crispé à Marie et lui passa tendrement la main sur son bras dénudé, sans conviction, un peu mécaniquement, la jambe toujours agitée d'une onde de nervosité qu'il ne parvenait pas à contenir.

La limousine était immobilisée sur un des ponts suspendus de la baie de Tokyo — plus d'une demi heure déjà qu'ils avaient quitté l'hôtel —, et Marie regardait en silence la ville qu'elle était en train de quitter qui s'étendait au loin derrière les hauts grillages de protection du pont. Marie était arrivée au Japon moins de dix jours plus tôt, et elle était passée au même endroit, sur le même pont suspendu qui dominait la baie de Tokyo, mais en sens inverse, prenant alors la direction de la ville alors qu'elle se dirigeait maintenant vers l'aéroport. Marie se tourna sur son siège et jeta un coup d'oeil derrière elle, mais les signes du passé avaient disparu maintenant, et, dans la lunette arrière embuée de pluie de la limousine, elle apercevait la silhouette monumentale d'un van en aluminium, ses puissants phares allumés sous la pluie dans le jour finissant — le van presque à l'arrêt, majestueux, chancelant sur la chaussée mouillée dans des crissements de pneus et des grincements d'essieux —, ce long véhicule métallique échoué là sur ce pont autoroutier suspendu qui dominait la baie de Tokyo, encastré dans la circulation parmi des milliers de phares de voitures immobilisées dans le brouillard et la pluie.

Jean-Christophe *de Quelque chose* était extrêmement tendu dans la voiture, la bouche animée de légers tics quasiment invisibles, un remuement permanent des lèvres, comme une mastication permanente dans le vide. Il savait que les papiers du cheval étaient en règle, les certificats de vaccinations à jour, les autorisations de sortie validées, mais il redoutait une complication au passage de la douane, un document imprévu exigé au dernier moment, et, tout en s'ouvrant de ses craintes à Marie (il parlait de tests sérologiques, le test de Coggins, et Marie hochait la tête sans écouter), il composait des numéros sur le cadran de son téléphone. En réalité — et Marie s'en rendit compte à ce moment-là — les personnes avec qui il échangeait ainsi des coups de téléphone en permanence depuis le départ de l'hôtel n'étaient autres que les quatre Japonais en blazers bleus qui se trouvaient dans l'étroit minibus qui les précédait sur l'autoroute. Cela faisait plus d'une heure qu'il conversait ainsi avec eux (non pas avec l'un d'entre eux en particulier, qui eût été leur porte-parole, mais avec les quatre, en alternance, selon la question abordée et les spécialités de chacun, leurs téléphones devant sonner ou vibrer sans cesse dans l'étroit minibus parmi les sacs fleuris et les cartons à chapeaux de Marie qui encombraient les sièges, et, décrochant à tour de rôle, ils devaient s'évertuer à le rassurer en ne disant jamais non, en acquiesçant toujours, abondant systématiquement dans son sens, par des "yes" ambigus ou oxymores, "yes, I don't know", qui ne faisaient que l'alarmer davantage), lui dans la limousine et eux dans le minibus, à dix mètres à peine de distance, les deux véhicules bloqués dans les embouteillages, tantôt avançant de quelques mètres, puis freinant sous la pluie, les feux arrière du minibus se saturant alors d'une vague rouge dont les prolongements pénétraient jusqu'à l'intérieur de la limousine et éclairaient fugacement le visage de Marie — son visage toujours pensif, fermé, vaguement réprobateur.

Le bureau des douanes de la zone de fret de Narita fermait à dix-neuf heures, et Jean-Christophe *de Quelque chose* savait qu'il n'y aurait aucune possibilité de faire varier cet horaire — c'était un horaire inflexible, un horaire Japonais —, il ne fallait pas espérer obtenir un délai supplémentaire, compter sur une dérogation spéciale, malgré les appuis dont il disposait. En d'autres termes, soit le cheval arrivait avant dix-neuf heures, et ils pourraient prendre l'avion pour rentrer en Europe, soit ils arrivaient en retard et le cheval passait la nuit à Narita, bloqué aux douanes. Il se pencha en avant pour étudier l'écran GPS bleuté qui luisait sur le tableau de bord de la limousine, où une flèche rouge immobile indiquait la position de la voiture sur l'itinéraire de Narita. Il regarda sa montre et

se retourna pour jeter un coup d'oeil sur le van à travers la lunette arrière mouillée irisée de lumières de phares dilatées et aveuglantes. Il regardait le van immobile derrière lui dans la nuit — le long van en aluminium étincelant immobilisé sous une pluie battante, avec ses deux petites lucarnes grillagées et secrètes sur les côtés, derrière lesquelles se devinait la présence vivante, frémissante et chaude, du pur-sang invisible.

La circulation était devenu fluide, la pluie avait redoublé de violence et s'accompagnait de violentes rafales de vent tourbillonnantes qui balayaient les vitres, faisait trembler les portières de la limousine et agitait de violents soubresauts les parois métalliques du van lancé à pleine vitesse sur l'autoroute. L'aéroport de Narita était en vue, de premiers signes avant-courriers annonçaient son approche imminente, le Hilton de Narita illuminé sur la gauche, de grands panneaux publicitaires des compagnies aériennes JAL et ANA qui ruisselaient de pluie sur le bord de la route. Le site de l'aéroport était entouré d'une double enceinte de barrières métalliques, derrière lesquelles s'étendait une vaste zone sombre et mystérieuse parsemée de pistes d'atterrissages et de balises lumineuses, de hangars et de dépôts de kérosène qui se profilaient au loin dans la nuit. Le convoi ralentit à l'approche du contrôle de police, et alla prendre position dans une des files de voitures qui attendaient pour passer le barrage, les trois véhicules l'un derrière l'autre sur la même file. Plusieurs policiers veillaient autour du grand portique comparable à une installation de péage autoroutier, filtraient la circulation, contrôlaient le passage des voitures, certains recouverts d'un imperméable transparent intégral réglait la circulation avec des matraques fluorescentes. Un policier monta dans le minibus des Japonais pour inspecter rapidement les passeports, qu'ils avaient préparés à son attention, il ne s'attarda pas, passant dans la rangée en pointant un doigt sur chaque passeport avant de redescendre du véhicule, tandis qu'un autre sortait d'une guérite et s'approchait de la limousine. Jean-Cristophe *de Quelque chose* fit descendre la vitre automatique, qui s'abaissa lentement, et lui tendit son passeport dans la nuit, ainsi que le passeport du cheval, car le cheval avait également un document d'identité personnel, officiel, plastifié, infalsifiable (avec photo, date de naissance, pedigree). Le policier ouvrit le passeport de Jean-Cristophe *de Quelque chose*, regarda la photo et le lui rendit, puis il ouvrit le passeport du cheval, et regarda Marie, il se pencha dans la voiture pour examiner un instant plus attentivement Marie (mais, même dans la pénombre d'une limousine, il était impossible de prendre Marie pour un cheval), et, Jean-Cristophe *de Quelque chose*, se rendant compte alors du quiproquo, demanda à Marie — Marie, distraite, pas concernée, qui regardait ailleurs, —, de bien vouloir présenter son passeport au policier. Mais Marie a toujours été incapable de trouver son passeport quand on le lui demandait (ou ses clés, quand elle en avait besoin), et, sortant brusquement de sa torpeur, comme soudain prise en défaut, le visage anticipant déjà douloureusement la vanité de ses recherches, elle fut prise d'un brusque accès de frénésie désordonnée, ce curieux mélange de panique et de bonne volonté qui la caractérisait quand elle cherchait quelque chose, se mettant à fouiller son sac à main et à le retourner en tous sens sur ses genoux, sortant des factures, des lettres, son téléphone, ses lunettes de soleil, faisant tomber ses cartes de crédit et son rouge à lèvres par terre, se tortillant et se soulevant sur place sur le siège de la limousine pour fouiller les poches arrières de sa jupe, de sa veste, de son manteau en cuir qu'elle avait gardé sur ses cuisses, étant sûre qu'elle l'avait avec elle, son passeport, mais ne sachant pas dans quelle poche elle l'avait mis, dans lequel de ses vingt-deux sacs (vingt-deux, sans compter le sachet de sashimi de fugu, dans lequel elle jeta également un coup d'oeil, déplaçant les barquettes de fugu à l'intérieur après avoir exhumé le sac de l'accoudoir pour vérifier qu'elle ne l'aurait pas glissé là à la réception de l'hôtel).

Il fallut descendre de la limousine, l'un et l'autre — Jean-Cristophe *de Quelque chose* gardant son sang-froid, lui disant que ce n'était pas grave d'une voix blanche, consultant sa montre d'un regard noir —, précédés du chauffeur en gants blancs qui les abritait de la pluie en tenant devant eux un parapluie attentionné, et ouvrir le coffre de la limousine, sortir les sacs et les fouiller sous la pluie, les inspecter à même la chaussée sous l'oeil à la fois glacial et indifférent du policier en uniforme que venaient rejoindre à mesure quelques-uns de ses collègues. Mais le passeport restait introuvable. J'ai dû l'oublier à

l'hôtel, dit Marie avec insouciance, presque avec entrain, comme si la perspective d'imaginer le pire — d'être là au contrôle de police de Narita et de ne pas avoir son passeport — non seulement apaisait sa nervosité, mais n'était pas loin de la griser et de la mettre en joie, en lui faisant déjà imaginer le comique que la situation ne manquerait pas d'avoir rétrospectivement. Cette fantaisie, cette insouciance ravie, presque toujours lumineuse et enchantée, qui faisaient partie des attributs les plus sûrs du charme de Marie — avec sa distraction, son inattention chronique — étaient évidemment d'autant plus délectables qu'on les vivait à distance (ou indirectement concerné). Jean-Cristophe *de Quelque chose*, dont la galanterie commençait à se fissurer, la saisit doucement, mais fermement, par les deux bras, et lui demanda de réfléchir, de bien réfléchir, où elle avait mis. Quoi ? dit Marie. Ton passeport, dit-il. Mais laisse-moi réfléchir, dit-elle, tu vois bien que je le cherche. Elle se dégagea de son emprise et suggéra qu'il était peut-être avec son billet d'avion dans la mallette de son ordinateur. Elle sortit la mallette du coffre, l'ouvrit contre son genou et trouva, dans une poche intérieure que zippait une fermeture à glissière, son billet d'avion et son passeport, qu'elle présenta au policier, qui les regarda à peine (le billet d'avion ne l'intéressait pas du tout, et le passeport à peine, ce n'était qu'un simple contrôle de routine à l'entrée du site l'aéroport).

Passés les contrôles de police, tandis que les taxis et la plupart des voitures prenaient la direction des terminaux de passagers, le convoi se dirigea vers la zone de fret, à l'est de la zone aéroportuaire, contourna les grands axes en suivant les indications fléchées que donnaient de grands panneaux verts, Cargo Building N° 2, Cargo Building N° 3, ANA Export, Comon Import Warehouse, IACT. Ils passaient des ponts et suivaient des bretelles d'accès en colimaçon, avant de s'éloigner en direction des pistes sur une route abandonnée bordée de bâtiments techniques. Ils s'enfonçaient dans les ténèbres, la route n'était plus éclairée, on apercevait au loin des silhouettes de gros porteurs en train d'être ravitaillés par des camions citerne. Ils s'engagèrent sur un terre-plein détrempe et parsemé de flaques, les trois véhicules se suivant au ralenti, leurs phares allumés dans la nuit, longeant une enfilade de hangars hors de proportions, garnis de portes immense, certaines ouvertes d'où s'échappaient une lumière verdâtre artificielle, d'autres fermés par des rideaux métalliques descendus jusqu'au sol. Le convoi s'arrêta devant l'entrée du Bloc F, chaque hangar était garni de lettres géantes E, F, G, tracées au pochoir sur les murs en béton, qui délimitaient les différentes zones de fret. Il était dix-huit heures cinquante, les bureaux des douanes fermaient dans dix minutes, et, sans même prendre le temps de descendre le cheval du fourgon, ils quittèrent les véhicules laissant les portières ouvertes derrière eux, et pénétrèrent dans le hangar, les quatre Japonais en blazers bleus les bras chargés de dossiers et de documents officiels. Jean-Christophe *de Quelque chose* et Marie les suivaient à grandes enjambées dans le hangar, quand un des Japonais, s'arrêtant, prit Jean-Cristophe de Quelque chose à part, et, au terme d'un bref conciliabule, lui demanda de les attendre là.

Jean-Christophe de Quelque chose et Marie se retrouvèrent seuls dans ce lieu sombre et humide ouvert aux courants d'air. C'était un vaste hangar métallique de plus de deux ou trois mille mètres carrés qui avait des allures de marché abandonné, Halles de Rungis ou marché au poissons de Tsukiji après la fermeture, quand les étals sont déjà fermés et qu'on lave le sol à grande eau au tuyau d'arrosage. La plupart des secteurs se trouvaient délaissés, la lumière éteinte, des bâches sur des entassements de caisses, des étagères vides, des monte-charge à l'arrêt, des caillebotis à l'abandon. Ici et là, quelques chariots élévateurs sillonnaient les allées désertes du long hangar au toit métallique, conduits par des employés gantés et casqués de blanc, vêtu d'une combinaison de travail gris bleu, qui allaient décharger leurs marchandises dans les rares secteurs encore ouverts, îlots d'activité bruyants et lumineux, violemment éclairés de tubes de néons blancs, où des dizaines de silhouettes de manutentionnaires transféraient les caisses vers des élévateurs, certaines high tech, conditionnées sous vide, d'autres en mauvais carton jaune et truffés d'étiquettes, simples cageots mal ficelés qui devaient contenir des produits frais. Au fond du hangar, au cœur d'une zone de comptoir d'enregistrement vides de compagnies aériennes, dont les logos s'étaient sur les murs, KLM Cargo, SAS Cargo, Lufthansa Cargo, se trouvait le bureau des douanes, petit local vitré où régnait une sinistre lumière verdâtre d'aquarium dont on aurait pas changé l'eau depuis plusieurs semaines.

Marie et Jean-Christophe *de Quelque chose* avaient continué d'avancer vers le bureau des douanes, plus lentement, arrêtés dans leur élan, d'un pas hésitant, précautionneux, lui en élégant manteau de cachemire, et elle en juppe et bottes noires, son manteau en cuir à la main, qu'elle finit par enfiler pour se garder du froid en continuant à marcher lentement dans le hangar. Ils étaient mal à l'aise dans ce lieu sombre et déserté, inaccueillant et hostile, se sentaient vulnérables, ne comprenaient pas ce qui se passait. Les quatre Japonais en blazers bleus étaient entrés dans le bureau et ils les voyaient à travers la vitre rassemblés derrière le comptoir, en grande conversation avec des douaniers, à qui ils présentaient des certificats, sortant des documents officiels de chemises plastifiées et les leur tendant dans la lumière crépusculaire de la cabine vitrée. Il y avait une dizaine de douaniers présents dans les bureaux, mais deux seulement s'occupaient plus particulièrement d'eux (les autres continuant à travailler derrière leurs ordinateurs), l'un d'eux, très vieux, leur chef sans doute — qui n'était pas

intervenu tout de suite, mais avait fini par se lever pour s'occuper personnellement du cas —, le visage blême, le teint maladif, émacié, vêtu d'un uniforme bleu un peu passé, comme décoloré, un masuku sur la bouche, ce masque de gaze blanche qui couvre le bas du visage pour se préserver des microbes, et une casquette officielle sur la tête, avec un insigne argenté des douanes sur la visière. Il était en train de prendre connaissance avec intensité, le tenant entre ses deux mains, d'un document que lui avaient remis les Japonais quand, relevant les yeux, il aperçut Jean-Cristophe *de Quelque chose* dans son champ de vision. Ils le regarda avec attention à travers la vitre — et brusquement, il s'interrompit, fit le tour du comptoir, sortit de la cabine et s'avança vers lui dans le hangar, le document à la main. *I am sorry*, lui dit-il à travers le masque (et il ajouta une phrase en anglais dont le sens ne passa pas à travers la fine épaisseur de gaze, en tout cas que Jean-Cristophe *de Quelque chose* ne perçut pas).

Il était dix-neuf heures, les douaniers se levèrent dans la cabine, rangèrent quelques derniers classeurs dans des armoires métalliques qu'ils fermèrent derrière eux. Ils éteignirent les ordinateurs, l'un d'eux passa un grand ciré noir par-dessus son uniforme, d'autres mettaient leurs manteaux. Ils éteignirent les lumières en plusieurs fois dans la pièce, et ils firent sortir les quatre Japonais, puis quittèrent les lieux à leur tour et se dispersèrent dans le hangar. Jean-Cristophe *de Quelque chose* demeurait silencieux au milieu du hangar à côté du douanier, les épaules plombées, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de cachemire, abattu, incapable de réagir. Ce fut un des quatre Japonais qui, revenant vers eux, lui traduisit ce que le douanier essayait de lui expliquer depuis un moment en anglais (car les chuchotements chuintants du douanier étaient également en anglais), répétant simplement en anglais d'une voix intelligible les phrases qui n'avaient pas passé l'obstacle de la gaze, à savoir que le douanier — M. Yamada Yasuhiro, chef de la troisième division du bureau des douanes de Narita — lui présentait ses excuses, qu'il regrettait de devoir les faire attendre dans ce hangar et qu'il essaierait de limiter au possible les délais d'embarquement du cheval. Jean-Cristophe *de Quelque chose* considéra le douanier avec incrédulité, se rendant compte qu'il ressortait de ces périphrases doublement traduites que le passage de la douane de son cheval, qu'il avait tant craint, et qu'une seconde plus tôt, il croyait encore compromis, venait ainsi d'être réglé — entre deux portes, à la dérobée, dans ce hangar humide. Et il n'identifia clairement le sésame qui avait pu rendre les choses aussi aisées que lorsqu'il se rendit compte que le document que le douanier tenait à la main provenait du JRA, et peut-être même du commissaire avec qui il était en étroites relations (avec les évidents sous-entendus de collusion que cela impliquait).

Tout le monde était ressorti du hangar et s'était réparti par petits groupes autour des véhicules, le chauffeur de la limousine abritant Jean-Cristophe *de Quelque chose* et Marie de la pluie sous un grand parapluie bleu nuit. Le douanier était resté avec eux, et le chef d'escale de la Lufthansa les avait rejoint, en costume de ville gris clair et chemise blanche ouverte sous un immense imperméable ciré, avec un badge sur le revers de la veste et armé d'un énorme talkie-walkie. Ils attendaient la stalle de voyage spéciale du cheval aux portes du hangar pour procéder à l'embarquement de l'animal. Le chauffeur du van avait déjà ouvert la porte du fourgon et avait descendu le pont métallique sous la pluie, et les trois hommes de mains ou acolytes s'étaient immédiatement positionnés autour des entrées du van. Deux avaient de vagues allures de yakusas ou de petites frappes japonaises, avec des blousons noirs cintrés garnis de doublures orange, le troisième, très gros, un corps énorme, entièrement chauve, la nuque épaisse, la peau comme de la corne, était peut-être tout aussi Japonais, mais n'aurait dépareillé nulle part, à Moscou comme à New-York, comme garde du corps d'un concert de rock, avec ses minuscules yeux bridés internationaux devenus passe-partout dans le monde. Apparemment, ces trois-là n'étaient affectés qu'à la sécurité du cheval, n'avaient même pas l'autorisation de le toucher, devant simplement empêcher quiconque d'en approcher, euxy compris. Ils n'apportèrent d'ailleurs aucune aide à personne, se contentant d'imposer leur présence dissuasive à la porte du fourgon en veillant sur les alentours du van. La stalle de voyage n'était pas encore arrivée, mais deux des quatre Japonais en étaient montés dans le van pour préparer le cheval à

l'embarquement, essayer de l'apaiser, tâcher de le calmer, lui caresser l'encolure pour tenter de se faire accepter et le laisser s'accoutumer à leur présence. Car depuis le limogeage le matin même, non seulement de l'entraîneur, mais de tout l'entourage du pur sang, y compris son premier garçon de voyage — ce qui, retrospectivement, avait été une erreur, même Jean-Christophe *de Quelque chose* avait dû en convenir —, le cheval n'avait plus de lad. Il n'avait plus son lad personnel, le lad de confiance qui l'accompagnait à l'étranger depuis sa naissance, celui qui avait toujours voyagé avec lui, qui le nourrissait pendant les déplacements et le conduisait au rond de présentation les jours de courses, celui — le seul — auquel il était habitué.

La stalle de voyage du cheval, caisson étanche, très haut, métallique et strié verticalement, traversé d'un autocollant jaune orangé aux couleurs de la Lufthansa, fit alors son apparition sur le parking du hangar, trônant sur une remorque plate, telle une statue de procession, tractée par un petit véhicule électrique qui l'emportait dans son sillage. Le véhicule tracteur contourna les différentes voitures garées le long des entrepôts et alla s'immobiliser devant le minibus à l'entrée du hangar, guidé par le chef d'escale de la Lufthansa. Deux techniciens descendirent de la cabine et se hissèrent sur la remorque pour décadénasser les ouvertures et mettre en place un pont métallique pour permettre au cheval d'accéder à la stalle. Marie observait les opérations de chargement à distance, s'étant éloignée de la limousine pour aller se mettre l'abri de la pluie sous l'étroit auvent du hangar. Les portes étaient ouvertes, du van et de la stalle, les deux ponts métalliques descendus, mais le cheval se faisait toujours attendre, encore invisible dans les profondeurs du van, sur lequel tout les regards étaient maintenant fixés. De sa présence ne témoignaient encore que de brefs hennissements étouffés et plaintif, et une odeur de cheval, une forte odeur de cheval, de foin et de crottin, qui se mêlait à l'odeur de la pluie.

Alors, lentement, apparut sa croupe — sa croupe noire, luisante, rebondie —, à reculons, les sabots arrière cherchant leurs appuis sur le pont, battant bruyamment sur le métal et trépignant sur place, très nerveux, faisant un écart sur le côté, et repartant en avant. Il ne portait pour tout harnachement qu'un licol et une longe, une courte couverture en luxueux velours pourpre sur le dos, et les membres protégés de bandages protecteurs et de guêtres de transports fermés par des velcros, les glomes et les tendons momifiés de bandelettes pour éviter les coups ou les blessures. C'était cinq cent kilos de nervosité, d'irritabilité et de fureur qui venait d'apparaître dans la nuit. Le pelage noir et lustré, la musculature apparente, il descendait à reculons, les deux Japonais en blazers bleus collés contre son corps à la hauteur de l'épaule pour essayer de le contenir, s'agrippant à la longe, le tirant et le retenant. Le cheval ne se laissait pas faire, rétif, tournait la tête pour se dégager, s'ébrouait, se débattait de l'encolure. Sa puissance physique était impressionnante, il émanait de lui une énergie électrique. Les deux Japonais semblaient dépassés par les événements, ils perdaient pied, leur blazers remontés, les cravates en bataille, ils lançaient, le visage apeuré, de vaines injonctions dans le vide pour qu'on leur vint en aide, on sentait leur nervosité et leur émotivité, leurs mains et leurs visages tremblaient. Immobile sur le pont, le pur-sang ne bougeait plus, n'avancait plus, ne reculait plus, malgré les efforts des deux Japonais qui tiraient sur la corde sans parvenir à le faire bouger. Le chef d'escale de la Lufthansa, son talkie walkie à la main, s'était approché du pont, et personne ne bougeait plus, ni le cheval, arrêté à mi-pont — immobile, furieux, impérial — ni les spectateurs, fascinés par la force brute de cet étalon immobile, ses muscles, longs et puissants, saillants, tendus, qui contrastaient avec le tracé gracieux des pattes, la finesse des paturons, minces, étroits, délicats comme des poignets de femme.

Le cheval, après un bref surplace inquiétant, fit encore vivement deux ou trois pas à reculons, avec fougue et brutalité, tournoyant soudain sur lui-même en entraînant à sa suite les deux Japonais en blazers bleus qui dégringolèrent du pont en sautant sur le sol pour le suivre. Instinctivement chacun s'était éloigné du trajet du cheval, tous ceux qui n'étaient pas directement concernés reculèrent vers le hangar, Jean-Christophe *de Quelque chose* se plaça devant Marie pour la protéger de son corps, retrouvant

instinctivement une courtoisie tacite et ses bonnes manières d'homme du monde. Les deux Japonais collés contre le corps du cheval, plaqués sous son épaule, cherchait à freiner sa progression, à le ralentir, mais étaient emportés par sa puissance, entraînés par son énergie, et ne pouvaient qu'accompagner le mouvement, en se contentant d'essayer d'infléchir sa direction pour le diriger vers la stalle de voyage. La stalle était ouverte en haut de la remorque et l'attendait, les deux techniciens prêts à refermer les portes aussitôt derrière lui, mais le cheval se cabra au pied du pont, recula et fit demi-tour, repassa avec impétuosité devant Marie et Jean-Christophe *de Quelque chose*, des frémissements spontanés couraient le long de sa crinière comme des ondes visibles de tension et de nervosité. Les Japonais se bornaient à circonscrire le rayonnement du cheval en trottinant derrière lui en le retenant par la longe, le pur sang leur échappait, dansait, tournait sur lui-même dans des déhanchements de croupe et des claquements de sabots, il divaguait entre les divers véhicules garées devant le hangar, passa dans le faisceau des phares restés allumés d'un véhicule technique, et prit brusquement la direction du hangar, obligeant les spectateurs à reculer et à se réfugier en vogue à l'intérieur du bâtiment.

Des tubes de néons blancs couraient tout au long de l'étroit auvent du hangar, et la pluie continuait de tomber à verse dans la nuit, oblique, presque horizontale sous les rafales de vent. Les deux Japonais avaient réussi à reprendre le contrôle du cheval, ils l'avaient fait pivoter en le guidant fermement par la boucle du licol et étaient repartis à zéro, ils étaient revenus jusqu'au van et s'étaient engagés vers les profondeurs du parking pour lui faire prendre la direction de la stalle en contournant les voitures au plus large. Le tonnerre grondait au loin, un éclair déchirait le ciel de temps en temps au-dessus des pistes invisibles. Le cheval avançait maintenant au pas sous la pluie, loin des lumières des entrepôts, dans la pénombre pluvieuse du parking, les deux Japonais du même côté de lui, qui l'escortaient dans la nuit dans leurs blazers bleus détrempés. Le pur-sang suivait, apparemment docile, secoué par instants de brusques et imprévisibles impulsions de la tête. Ils étaient presque arrivés à la hauteur de la remorque, quand le pur-sang se raidit en apercevant la stalle, se braqua et pivota, les oreilles couchées, hennissant, la bouche ouverte, cherchant à mordre, les dents et les gencives soudain découvertes dans la nuit, recula et s'emballa en emportant les deux Japonais qui tournoyaient derrière lui, fit un écart et s'enfuit.

Il s'était enfui dans la nuit, d'abord freiné, arrêté, dans son élan, empêtré par un des Japonais qui n'avait pas lâché la longe, et qui sembla ne jamais devoir la lâcher, comme s'il se l'était enroulé autour du bras, ou nouée autour du poignet, qu'il ne pouvait pas s'en défaire, ou qu'il ne pouvait pas imaginer la lâcher, devant trouver simplement inimaginable de la lâcher et de laisser échapper ce cheval dont il avait la responsabilité, et qui s'y agrippait de toutes ses forces, déjà à terre, tombé sur le sol à la renverse, encore à genoux, s'étant redressé et tirant, essayant d'enrouler la corde autour de sa taille, résistant encore, mais bientôt projeté à plat ventre sur le bitume, et ne lâchant toujours pas, rebondissant plusieurs fois dans des flaques d'eau et des éclaboussures de sang dans une image terrifiante de skieur nautique en perdition, ne pouvant plus se redresser, ballotté, soulevé, écrasé sur le sol, encore traîné sur une dizaine de mètres avant de laisser le cheval s'échapper. Zahir fuyait au galop dans la nuit, libre et furieux, déjà loin et à peine visible. Il avait pris instinctivement la direction des zones les plus enténébrées de l'aéroport, quittant les profondeurs du parking et traversant la route d'accès peu éclairée pour s'élancer vers les pistes. Plusieurs témoins de la scène avaient perçu le danger, et, tandis que quelques-uns se jetaient sur le parking pour aller porter secours aux deux Japonais blessés — l'un s'était déjà relevé et boitait, revenait sur ses pas dans la lumière des phares, l'autre ne bougeait plus, avait perdu connaissance, sa nuque baignait sur le bitume dans une flaque de pluie noire et luisante, le visage ensanglanté, le blazer déchiré, la chemise arrachée, sortie du pantalon —, d'autres téléphonaient, avertissaient les autorités aéroportuaires, on courait et montait dans les voitures, on organisait la poursuite, les portières claquaient et les voitures faisaient marche arrière pour démarrer sur les chapeaux de roue, le chauffeur du van —

le van trop lourd, trop difficile à manoeuvrer — s'était engouffré dans le minibus avec du matériel et des cordes, une grande corde de chanvre enroulée sur elle-même qu'il tenait à la main comme un lasso compact, trois véhicules s'étaient déjà lancées dans la nuit à la poursuite du cheval et fonçaient droit devant eux à travers l'immense parking du hangar, tout phares allumés sous la pluie battante, zigzagant dans les flaques et manquant se télescoper, le chef d'escale de la Lufthansa au volant de son petit véhicule technique, Marie seule dans la limousine que conduisait le chauffeur ganté de blanc, et les autres, tous les autres — y compris Jean-Christophe *de Quelque chose* qui avait pris les choses en mains et qui donnait des ordres —, acolytes ou gardes du corps, le chauffeur du van, tous ceux qui n'étaient pas restés pour porter secours aux blessés, avaient pris place dans l'étroit minibus Subaru des quatre Japonais (qui n'étaient plus qu'un, un seul demeurait des quatre Japonais de départ), entassés sur les trois rangées de sièges parmi les sacs et les bagages de Marie.

Zahir, en arabe, veut dire visible, c'est Jean-Christophe *de Quelque chose* qui l'avait expliqué un jour à Marie, le nom venait de Jorge Luis Borgès, et de plus loin encore, du mythe, de la légende, le Zahir, dans la nouvelle éponyme de *L'Aleph*, est cet être qui a la terrible vertu de ne jamais pouvoir être oublié dès lors qu'on l'a aperçu une fois. Il n'y avait plus trace de Zahir sur le parking, il s'était dissous dans la nuit, il s'était évaporé, fondu noir sur noir dans les ténèbres, la nuit présentait son obscurité habituelle, comme si le cheval était parvenu à s'introduire dans sa matière et qu'elle l'avait instantanément digéré. Les voitures fonçaient à toute vitesse en ligne droite vers l'horizon enténébré, les vitres fouettées par la pluie, les carrosseries tressautant sous les à-coups du revêtement. Arrivés au bout de l'immense parking, butant sur un petit accotement qui ne donnait sur rien — sur des pelouses sombres et détrempées, sur des pistes à perte de vue — ils durent se rendre à l'évidence, Zahir avait disparu. Ils durent faire demi-tour, ralentir, et procéder différemment, abandonner le premier élan de précipitation pour chercher plus patiemment, plus méthodiquement, dans la nuit. Ils ouvraient l'oeil à la vitre, à l'affût d'un mouvement à l'horizon, d'une ombre dans les ténèbres, d'un déplacement d'air, un simple souffle, une haleine, l'oreille tendue sur les sièges dans la pénombre des habitacles, les conducteurs aux aguets au volant, à l'écoute d'un bruit venu des pistes qui trahirait la présence du cheval, un hennissement, un ébrouement, une brève cavalcade, un écho de sabots sur le bitume. Ils roulaient à faible allure sur une petite route peu éclairée en bordure des pistes. Ils restaient silencieux dans les voitures, comme pour ne pas éveiller l'attention de l'animal, et surveillaient les alentours, le visage collé aux vitres. Il n'y avait aucun endroit où se cacher, aucun obstacle, ni arbres ni taillis, l'horizon était parfaitement dégagé. Parfois, dans la lumière parcimonieuse d'un groupe électrogène, ils devinaient la silhouette d'un 747 immobile que l'on chargeait de fret sur une aire de stationnement. Au bout de la route, ils contournèrent une barrière fermée et s'engagèrent lentement sur les pistes, toujours au ralenti, toujours silencieux, sondant la nuit autour d'eux, scrutant l'obscurité de leurs regards aigus, quand, soudain — avec la même soudaineté qu'il avait disparu — Zahir réapparut. Surgi de nulle part, son corps puissant et noir s'incarna dans la lumière des phares, à la fois en plein galop et arrêté, affolé, les yeux terrorisés, le pelage noir et mouillé, comme s'il ressortait à l'instant de la nuit où il était parvenu à se dissoudre.

Alors, à la seconde, les trois véhicules accélèrent à fond et se jetèrent à sa poursuite, ils étaient à cent mètres de lui, le cheval au galop qui les précédait dans la nuit, la crinière au vent, éperdu, le mouvement des pattes accélérées dans un sprint désespéré, les sabots battant furieusement sur le bitume. Ils ne le perdaient plus de vue dans la lumière des phares, ils l'avaient en ligne de mire, restaient collés à sa silhouette affolée, sinuante et flexueuse, tournant à gauche quand il tournait à gauche, bifurquant avec lui, les trois voitures fonçant côte à côte sur l'immense tarmac désert pour l'empêcher de faire demi-tour et de leur échapper, essayant de resserrer chaque fois un peu plus les rêts de leur filet, s'organisant de voiture à voiture, Jean-Christophe *de Quelque chose* dirigeant les opérations depuis le minibus, donnant des ordres au chauffeur devant lui, communiquant avec le chef d'escale de la Luftanhasa et également avec le chauffeur de la limousine via le téléphone de Marie — il avait téléphoné à Marie

dans la limousine, le portable de Marie avait sonné dans son sac et c'était lui, elle avait entendu sa voix dans le noir, sans bonjour ni préliminaires, la voix précise, calme, autoritaire, qui demandait à Marie de transmettre les consignes au chauffeur, et Marie faisait scrupuleusement le relais, le portable à l'oreille, elle écoutait docilement les instructions penchée au-dessus du siège du chauffeur, et les lui répétait aussitôt en anglais —, de manière à ce que les trois véhicules restent en ligne et avancent de front pour couper toute retraite à l'animal, Jean-Christophe *de Quelque chose* coordonnant la poursuite depuis le siège avant du minibus, réglant les distances entre les véhicules, procédant à de minuscules ajustements de détail pour corriger les trajectoires, enjoignant aux voitures de diriger toujours leurs phares droit sur le cheval en fuite, de sorte que le cheval se sente poursuivi par une ligne de lumière mobile et aveuglante, effrayante, éblouissante, qui gagnait implacablement du terrain sur lui. Ils étaient sur le point de le rejoindre quand le cheval fit brusquement un tête-à-queue, en toupie sur le tarmac, son corps se torsadant dans un tourbillon de muscles et de pluie, et se mit à galoper face aux voitures dans la lumière des phares, les yeux fous, sauvages, hallucinés, la crinière échevelée. Il galopait vers les voitures, prenait de la vitesse sur les pistes de Narita comme s'il se préparait à franchir l'obstacle de la ligne de voitures en mouvement qui lui fonçaient dessus et à quitter le sol, à s'envoler dans le ciel, Pégase ailé disparaissant dans les ténèbres pour aller rejoindre le tonnerre et les éclairs. Dès qu'il le vit faire volte face, Jean-Christophe *de Quelque chose* perçut instantanément le danger, et l'ordre avait fusé, immédiatement communiqué aux autres véhicules, de se mettre à klaxonner, tous ensemble, de lui foncer dessus en klaxonnant. Ils se fonçaient mutuellement dessus, le cheval fonçant sur les voitures pour essayer de traverser leur ligne en mouvement et les voitures lui fonçant dessus pour l'effrayer et le forcer à battre en retraite. Le bras de fer tourna in extremis à l'avantage des voitures dans un concert de klaxons épouvantable, trois hurlements combinés d'avertisseurs sonores entremêlés qui se mouvaient de front dans la nuit, et le cheval, freinant, dérapant sur la piste mouillée, trébuchant face aux voitures, se relevant aussitôt, paniqué, s'enfuit en catastrophe sur le côté, galopa droit devant lui sans reprendre haleine jusqu'aux limites ultimes de l'aéroport, où il se trouva arrêté naturellement par les hautes barrières métalliques de l'enceinte de sécurité. Il les longea au galop sur quelques mètres, toujours poursuivi par les lumières des phares qui avançaient sur lui, puis il ralentit, se mit au trot, indécis, s'arrêta devant un parking où des centaines d'autocars de service de compagnies aériennes étaient entassés dans l'obscurité sur le macadam mouillé. Des éclairs déchiraient le ciel de temps à autre, qui jetaient une fugitive lumière blanche sur le toit des autocars stationnés côte à côte derrière le grillage. Les voitures arrivaient lentement, cernèrent le cheval et se mirent en position en arc de cercle à trente mètres de lui environ, les phares toujours dirigés vers sa silhouette immobile. Les portières s'ouvrirent, et les hommes sortirent sur la piste sans se préoccuper de la pluie battante et de l'orage qui grondait. Ils continuèrent la poursuite à pied, s'avançant de front en direction du cheval. Au loin, depuis quelques instants, des sirènes se faisaient entendre dans la nuit, sans doute des camions de pompiers qui prenaient position pour protéger l'accès aux pistes principales de l'aéroport, les procédures de décollage et d'atterrissage avaient dû être interrompues. Dès que la nouvelle avait été connue, les autorités avaient dû prendre la décision d'arrêter provisoirement le trafic, car elles ne pouvaient pas prendre le risque de laisser des avions atterrir tant qu'il y aurait un pur-sang en liberté dans l'enceinte de Narita. Les hommes avançaient toujours lentement vers lui, un des acolytes se penchant vers le sol et ramassant ce qu'il trouvait pour lui lancer des gravillons, des saletés, du vide, pour le refouler contre les barrières et le tenir à distance, ou simplement conjurer sa propre peur, jusqu'à ce que Jean-Christophe *de Quelque chose* l'aperçût et lui dît sèchement de cesser. *Don't ! Stop it !* Il donna l'ordre à tout le monde de s'arrêter, et de se taire, de ne plus bouger. Plus un mouvement, plus un geste. Le cheval s'était arrêté, acculé contre le grillage, sans possibilité de fuite ou de repli, et il les regardait.

Alors Jean-Christophe *de Quelque chose* s'avança seul vers lui, les mains nues. Le cheval ne bougeait pas et le regardait venir, immobile, haletant, essoufflé, ses flancs se soulevant et s'abaissant à chaque respiration. Calme, disait Jean-Christophe *de*

Quelque chose, calme, disait-il à voix basse, en continuant d'avancer vers le pur-sang immobile contre le grillage. Il avançait vers lui sous la pluie dans son grand manteau gris noir, les mains vides, sans rien pour maîtriser le cheval, sans corde ni longe ni courroie, sans rien pour le capturer, le contenir ou l'attacher. Calme, disait-il, calme, répétait-il sur le même ton monocorde. Il n'était plus qu'à quelques mètres du cheval, et il demeurait sur ses gardes, tant il se dégageait encore du pur-sang acculé contre le grillage des ondes sulfureuses, une énergie incontrôlable d'animal épouvanté. Le cheval continuait de le regarder venir, immobile, des sons rauques et inquiétants sortaient de sa gorge. Son pelage était misérable, mouillé, collé de pluie et de transpiration crasseuse, dans lequel étaient venus s'incruster de minuscules particules de boue, des saletés, des gravillons et des éclats de bitume. Il avait dû glisser plusieurs fois sur les pistes, car il était blessé, son genou était écorché, il avait une plaie ouverte au membre antérieur droit. Jean-Cristophe *de Quelque chose* était presque arrivé à sa hauteur. Il avançait toujours, il ne le quittait pas des yeux, et lui présentait ses mains, ses mains levées devant lui dans la nuit, ouvertes, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas d'arme, pas même de liens, de cordes, rien, les mains nues, le regard intense et les mains nues — la main et le regard —, sans oublier la voix, la voix humaine, sa voix, calme, chaude, enveloppante, séductrice. Calme, disait-il, calme, Zahir, calme. Il n'était plus qu'à quelques centimètres du contact de l'épiderme du pur sang, mais il ne le toucha pas tout de suite, il laissa le cheval observer ses mains, ses deux longues mains immobiles sous les yeux du cheval, laissa au cheval tout le temps de les observer, et le cheval regardait ses mains, les reniflait, les naseaux collés aux doigts, dociles et humant, il avait peut-être reconnu une odeur, peut-être l'odeur de Jean-Christophe *de Quelque chose* lui était-elle familière. Il ne tressaillit même pas quand Jean-Cristophe *de Quelque chose* posa la main sur sa peau, et le caressa avec beaucoup de lenteur et de délicatesse. Le cheval se laissait faire, semblait aimé être touché ainsi par ses mains à la fois fermes et tendres qui devaient lui communiquer une sensation de chaleur dans le corps et un sentiment de calme et d'apaisement après les minutes d'effarement et de terreur qu'il venait de vivre. Jean-Cristophe *de Quelque chose* avait approché sa tête de la joue du cheval et lui parlait à l'oreille, il l'apaisait de sa voix hypnotique, il lui tapotait doucement la tête, lui frottait le pourtour des yeux. Voilà, disait-il, voilà. Très bien, Zahir, très bien. Il lui parlait français, il avait toujours parlé français à ses chevaux, la langue de l'amour — et de la perfidie, aussi — son ombre vénéneuse —, car les caresses de Jean-Cristophe *de Quelque chose* n'étaient pas sincères, tout du moins pas sans arrière-pensées, la persuasion de son regard et la douceur de ses mains étaient très calculées, il préparait la suite, il songeait déjà, tout en le caressant, au mauvais tour qu'il allait lui jouer, il n'aurait pas pu sinon, il n'aurait pas pu réussir son geste avec autant d'adresse, de vitesse et de grâce, il ne l'aurait pas exécuté avec autant de maestria s'il ne l'avait entièrement décomposé mentalement avant de l'accomplir, comme un tour de magie, ou de passe-passe, une veronica de torero : en une fois, il arracha l'écharpe qu'il avait autour du cou, la souleva en l'air — un instant, l'étoffe noire moirée de reflets rouges tournoya à la verticale dans la nuit — et, passant l'écharpe autour de la tête du cheval, la noua autour des yeux du pur-sang, il lui banda les yeux avec l'écharpe pour l'aveugler. Il serra l'étoffe pour ne pas laisser passer de jour comme dans un jeu de colin-maillard, et noua les deux pans de l'écharpe aux montants du licol pour la fixer. Le cheval fit un pas en arrière vers la barrière, les yeux bandés, et s'immobilisa. Aussitôt, de la foule des spectateurs interdits qui n'avaient pas bougé, surgit le chauffeur du van, qui courut les rejoindre avec la longue corde de chanvre enroulée comme un lasso, s'agenouilla au pied du cheval et lui passa la corde autour d'une des pattes, la noua, puis, se relevant, il tira sur la corde pour forcer le cheval à maintenir son membre fléchi à la hauteur du genou. Ainsi entravé par la corde, titubant sur trois pattes, et ne voyant plus rien, Zahir n'opposa plus de résistance. Alors seulement, Jean-Christophe *de Quelque chose* ramassa la longe qui traînait par terre à ses pieds sur le sol mouillé, et il revint calmement vers les voitures, tenant Zahir en laisse, comme un grand chien noir disproportionné (sage, claudiquant sur trois pattes, les yeux bandés).

Marie était descendue de la limousine, et était venue à sa rencontre, escortée du chauffeur en gants blancs qui, la fièvre de la poursuite passée, avait retrouvé sa

componction et la précédait en tenant au-dessus d'elle un grand parapluie noir. Elle avait prit le bras de Jean-Christophe *de Quelque chose* et l'avait embrassé sans un mot. Elle venait de découvrir un aspect inconnu de sa personnalité, le courage physique, elle avait été soufflée par son cran, la manière dont il s'était imposé dans l'action, comment il avait pris les choses en mains et avait donné des ordres à tout le monde, et à elle y compris, car il lui avait donné des ordres au téléphone, ce qui était inconcevable (on ne donne pas d'ordre à Marie — au mieux, on l'incite, au pire, on lui suggère). Les hommes les avaient rejoints et on entourait le pur-sang, on avait remis en place la courte couverture de velours qui avait glissé sur son flanc, on s'était agenouillé sur le sol pour ausculter ses tendons gonflés, le bas de ses pattes était toujours délicatement protégés de dérisoires bandelettes en néoprène (à présent maculées de gerbes d'éclaboussures de crasse brunâtre, de saleté et de boue). Le Japonais en blazer était penché sur sa blessure au genou, examinait sa plaie et essayait de la circonscrire et d'en nettoyer les contours avec un mouchoir propre qu'il avait sorti de sa poche. Le chef d'escale de la Lufthansa, à côté de lui, passait des appels dans son talkie-walkie — on entendait des grésillements et des bribes de voix lointaines dans la friture de la bande de fréquence de l'appareil — pour informer les autorités de la fin de l'incident et demander qu'on lui envoie la stalle pour procéder à l'embarquement du cheval.

La stalle de voyage fit alors pour la deuxième fois sa théâtrale apparition dans la nuit, tractée sur une remorque dans le sillage du petit véhicule à moteur. Il n'y eut aucune difficulté cette fois à faire monter le cheval dans la stalle, il se laissait mener sagement par Jean-Christophe *de Quelque chose*, les yeux bandés, sautillant péniblement sur trois pattes pour gravir le dénivelé du pont. Il pénétra dans la stalle à la suite du chauffeur du van, qui le guida jusqu'à la mangeoire. La stalle était exigue, il y avait beaucoup de paille et de fourrage réparti sur le sol métallique mouillé, les parois, capitonnées, étaient rembourrées de larges bandes de tissu bleu matelassé qui suintaient d'humidité. Le chauffeur du van attacha le cheval à l'anneau de la mangeoire, raccourcissant la longe pour éviter qu'il ne se prit le lien dans un membre, et se baissa pour libérer sa patte emprisonnée. Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui lui flattait l'encolure, était en rain de défaire les noeuds pour lui libérer les yeux et récupérer son écharpe, quand le chef d'escale de la Lufthansa apparut en courant dans la stalle dans son grand imperméable ciré qui dégoulinait de pluie, pour lui apprendre que le décollage de l'avion était imminent.

Jean-Cristophe *de Quelque* avait rejoint Marie dans la limousine, et ils avaient repris le chemin du hangar de la zone de fret. De loin, ils aperçurent des gyrophares dans la nuit devant l'entrée du bloc F, une camionnette jaune d'ambulance et plusieurs véhicules de police et de pompiers garés le long du van métallique. Ils eurent le temps d'apercevoir par la vitre un brancard qu'on chargeait dans l'ambulance, et le véhicule qui s'éloignait en silence, précédé d'une voiture de police. Il régnait la plus grande confusion devant le hangar, des dizaines de personnes en gilets autoréfléchissants se pressaient à l'entrée, des pompiers casqués, des groupes de policiers en uniforme qui avaient établi un périmètre de sécurité à l'aide de cônes rouges luminescents. Ils ne trouvèrent personne à qui s'adresser en descendant de la limousine, il n'y avait aucun membre du personnel de l'aéroport ou de la compagnie aérienne auprès de qui se renseigner. Au bout d'un moment, un grand autocar de service vide, sombre, toutes les lumières éteintes à l'intérieur, vint prendre position lentement devant le hangar. Le chauffeur demeura au volant dans sa cabine, en costume sombre et casquette, regardant droit devant lui, n'attendant apparemment rien. Jean-Christophe *de Quelque chose* alla aux nouvelles, s'approcha de la cabine du chauffeur et essaya de se renseigner auprès de lui en lui parlant à la vitre. Le chauffeur, impassible, ne répondait pas (il ne démentait rien, ne confirmait rien), mais il finit par actionner à distance le mécanisme d'ouverture automatique des portes, et toutes les portes de l'autocar s'ouvrirent à la fois devant le hangar dans un claquement sonore.

Il n'y avait pas davantage de lumière dans l'autocar depuis que les portes avaient été ouvertes, les plafonniers étaient restés éteints et l'intérieur du véhicule demeurait plongé

dans le noir devant le hangar. Des dizaines de rangées de sièges vides se profilaient dans l'obscurité, le sol était revêtu d'un vieux tapis noir caoutchouteux parsemé de traces d'humidité. Jean-Christophe *de Quelque chose* et Marie étaient en train d'entreposer leurs sacs et leurs valises à l'intérieur, ils allaient et venaient sous la pluie du coffre de la limousine aux portes centrales de l'autocar, entassant les bagages en vrac sur la plate-forme sans même monter à bord. Le chauffeur de l'autocar, le visage dans l'ombre, continuait à regarder droit devant lui sans leur prêter attention. Le Japonais en blazer, l'unique qui demeurait des quatre de départ, les aida à extraire quelque sacs du minibus, il en porta même un avec cérémonie jusqu'à l'autocar. Puis, au moment de prendre congé, il prit Jean-Christophe *de Quelque chose* à part et lui remit une trousse médicale de premiers soins, qui contenaient divers divers fioles et flacons, des tubes de pommade, des compresses, des ciseaux à pansements, des bandes de gaze stérile, lui expliquant qu'il n'avait pas eu le temps de faire le pansement du cheval avant son embarquement dans la stalle. Marie, qui était déjà montée dans l'autocar, attendait debout à la porte, et Jean-Christophe *de Quelque chose* s'empressa d'aller la rejoindre avec la trousse d'urgence. L'autocar était sur le point de partir, et le Japonais, très raide sur le parking, leur faisait déjà des petits signes de la main pour dire au revoir. Marie redescendit alors de l'autocar, courut jusqu'à la limousine, ouvrit la portière et passa le corps à l'intérieur pour soulever le couvercle de l'accoudoir et s'emparer du sachet de fugu. Elle revint en courant, sauta de justesse à bord de l'autocar tandis que les portes se refermaient derrière elle dans un claquement sonore. L'autocar se mit en route sur le parking, ils étaient debout côte à côte à la porte centrale — lui avec la trousse de secours, elle avec le sachet de fugu — et ils regardaient le hangar s'éloigner lentement par la vitre.

Ils avaient pris place sur une banquette à côté de la porte, et ils se dirigeaient à faible allure dans la nuit vers les profondeurs de l'aéroport. Il régnait une profonde pénombre dans l'autocar, qui faisait ressortir les reliefs de la nuit à l'extérieur, l'immense étendue déserte du parking, et les pistes au loin sous la pluie, innombrables, certaines disparaissant complètement dans les ténèbres, d'autres balisées d'un collier de feux blancs répartis à intervalles réguliers. Ils passèrent la petite route peu éclairée qu'ils avaient déjà traversé en poursuivant le cheval, continuèrent toujours plus avant vers les confins de l'aéroport. Jean-Christophe *de Quelque chose* avait posé la tête sur l'épaule de Marie, et la regardait de bas en haut sans rien dire, les yeux ouverts, confiant, calme, vidé, épuisé. Elle lui caressait la joue sans un mot, le front, elle se baissa vers lui pour poser ses lèvres sur sa bouche, et ils restèrent un instant ainsi, en suspens, les visages immobiles et les lèvres unies, se voyant dans la pénombre, se souriant des yeux, respirant à peine, et puis ils s'embrassèrent, longuement, les yeux fermés dans le noir. Ils roulèrent encore longtemps dans la nuit, s'éloignant toujours plus dans les profondeurs de l'aéroport, mais ils ne regardaient plus dehors, ils se parlaient à voix basse et s'embrassaient dans l'enveloppante pénombre de la banquette, atteignant seulement maintenant dans cet autocar froid, humide, inaccueillant, la tendresse et la complicité qu'ils n'avaient jamais atteint dans la limousine. Ils remarquèrent à peine que l'autocar avait ralenti et s'était arrêté, et ce fut le claquement des portes automatiques qui s'ouvrirent devant eux sur la nuit pluvieuse et venteuse qui les sortit de leur torpeur. Aussitôt, se relevant, s'activant lentement, se mettant difficilement en marche, leurs yeux encore embrumés du souvenir de leurs baisers, ils commencèrent à descendre les bagages sur le tarmac, les vingt deux sac et valises de Marie, sa grande valise en plastique gris perle granuleux, sa petite valise trolley blanc grège de chez Muji, sa besace en raphia et cuir crème à double ouverture zippée, son grand sac polochon en cuir naturel que fermait une corde ajustée enserrée dans des oeilletons, ses trois sacs de voyage pleins à craquer — et aucun fermés naturellement, des enchevêtrements de pulls en dépassant encore, débordant d'affaires jetées en vrac au dernier moment, une veste noire chiffonnée, une trousse de toilette fichée de guingois dans les vêtements (trousse de toilette elle-même entrouverte, duquel s'échappait le manche d'une brosse à dent et un pinceau à blush) —, son sac à main noir débordant de papiers et de documentation, la malette de son ordinateur, un vanity case, sans compter quelques achats récents, une multitude hétérogène d'élégants sacs en papier vernis, les poignées

en plastique chair, provenant de boutiques de marque ou de maisons de couture. A peine le dernier sac fut-il descendu sur le tarmac, que le chauffeur, sans même se retourner, l'ayant pressenti ou les ayant observés du coin de l'oeil dans le rétroviseur, fit claquer sèchement les portes automatiques derrière eux, et l'autocar s'éloigna sur les pistes, les laissant seuls sur le tarmac parmi le tas désordonné des bagages de Marie.

Devant eux, dans la nuit, immense, bombé, hors de proportion, se dressait la silhouette géante d'un Boeing 747 Cargo de la Lufthansa. Il n'y avait aucune passerelle pour y accéder, nulle échelle pour monter à bord, toutes les issues de l'avion étaient fermées, condamnées, aussi bien la porte principale que les nombreuses portes des soutes à l'arrière de l'appareil. La carlingue blanche silencieuse, lisse et luisante, dégoulinait de pluie. L'avion semblait être sur le point de quitter son aire de stationnement, les diverses attelles et gros tuyaux de caoutchouc noirs qui avaient servi à son ravitaillement en kérosène et au chargement du fret s'étaient éloignés, quelques véhicules techniques demeuraient sur les pistes autour de lui, groupes électrogènes externes, plate-formes élévatrices, camions serveurs, fourgonnettes d'entretien et de *catering*, comme autant de minuscules satellites nourriciers du géant immobile. Ils n'avaient pas fait un pas depuis que l'autocar les avait laissés sur le tarmac, paralysés, fascinés, par les proportions de l'appareil qui se dressait devant eux sur la piste, près de huit à dix mètres de hauteur, au moins cinquante mètres d'envergure, les volumineux réacteurs à l'arrêt, les ailes gigantesques qui enveloppaient d'ombres noires et inquiétantes les parties du sol qu'elles recouvraient de leur empire statique. Le tarmac était plus sec sous l'avion, grisâtre, bitumeux, parsemé de coulées d'huile et de traînées humides qui sentaient le kérosène. On devinait une faible lumière dans la cabine de pilotage, derrière l'étroit pare-brise convexe du cockpit, mince fente bridée qui s'ouvrait très haut au sommet de la tête incurvée du Boeing 747. Les pilotes devaient être en train d'étudier la route et de relire des cartes à la lueur d'une veilleuse, attendant les instructions de la tour de contrôle dans la pénombre de l'habitacle où luisaient des centaines de voyants lumineux. Marie fit un pas en avant, et agita les bras dans la nuit pour essayer d'attirer l'attention des pilotes. Elle se tenait debout face au Boeing 747, tel un de ces placeurs qui font se garer les avions au millimètre près sur les parkings, et faisait des grands gestes en direction du cockpit, en criant "Hou, hou" sous la pluie avec de plus en plus d'entrain, gagnée par la gaieté et envahie par une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien là sous la pluie, coincée avec tous ses sacs à l'extérieur de l'avion, et, abandonnant le cockpit, elle se mit à tourner en courant les bras écartés autour de ses bagages entassés sous la pluie battante, qu'elle regardait en trouvant que, malgré leur amoncellement des plus désordonné sur le tarmac — rampant, grimant, protéiforme —, ils présentaient quand même une sacrée homogénéité de couleur : un camaïeu de beige, de grège, de sable, d'écru et de cuir — la classe, quoi, dans le naufrage.

Marie eut alors envie de faire pipi. Bon (cela ne pouvait arriver qu'à elle, naturellement). Elle ne pouvait pas se rendre aux toilettes dans l'avion et il était exclus de regagner le hangar maintenant que l'autocar était reparti, toutes choses qu'elle dut évaluer en un instant en regardant autour d'elle les pistes désertes sous la pluie, et, comme, rien n'y faisait, cela ne pouvait attendre, ne faisant ni une ni deux, elle s'éloigna sous une aile de l'avion et se faufila sous les réacteurs pour aller s'accroupir à l'ombre d'un train d'atterrissage, bouquet compact de quatre roues noires en caoutchouc géantes, souleva sa jupe et baissa sa culotte, et c'était déjà parti, le ru s'écoulait sur la piste humide, ne marquant pas de différence d'humidité, ni de couleur, autour de ses bottes, le ru discret, à peine coloré, se fondant immédiatement dans les noirceurs mouillées du bitume qui l'absorbait et le digérait au fur et à mesure. Marie, pensive, se reculotta en vitesse, réajustant avec soin sa jupe noire sur ses cuisses en se relevant, et elle rejoignit Jean-Christophe *de Quelque chose* avec un sourire mutin — et du défi dans le regard.

Marie avait fini par s'asseoir sur la piste sur sa grosse valise grise légèrement bombée, et elle attendait sous la pluie en regardant les portes fermées de l'avion dont

le tracé régulier se découpait sur la carlingue. Jean-Christophe *de Quelque chose* s'était éloigné pour téléphoner, il marchait lentement sur le tarmac dans son grand manteau gris noir, une main dans la poche et le portable à l'oreille, jetant lui aussi un coup d'oeil en direction de la cabine de pilotage pour essayer d'attirer l'attention de l'équipage, non pas ostensiblement, en faisant des grands signes comme Marie, mais de façon plus détournée, en se montrant ouvertement sur la piste, s'arrangeant pour placer son corps dans le champ de vision des occupants de l'avion. Il n'obtint pas plus de résultat que Marie, et revint s'asseoir à côté d'elle sur la valise. Elle passa son bras autour de son épaule, comme pour le consoler. Tu sais ce qu'on va faire, lui dit-elle, on va manger mon fugu. Il la regarda (pas tout mon fugu, non, dit-elle, mais on va le goûter). Elle avait déjà ouvert le sachet sur ses genoux et avait sorti une des trois barquettes, dont elle déchira avec soin le film de plastique transparent pour l'ouvrir, et elle regardait les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon rouge du minuscule flacon en plastique en forme de poisson qui contenait du soja et nappa les tranches de poisson de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui ne tardèrent pas à se diluer et se décolorer sous la pluie. Le fugu, c'est ce poisson dont les ovaires ou les viscères contiennent du poison, non ? dit Jean-Christophe *de Quelque chose*. Un poison très violent, oui, dit-elle. Elle continuait de répartir pensivement le soja sur le poisson. Tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il en souriant. Non, ce n'est pas sans risque, dit-elle, l'oeil brillant (avec moi, rien n'est sans risque), et, saisissant une fine lamelle de poisson, elle le déposa tendrement sur sa langue, le lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (*corpus fugi*, pour le mithridatiser, le cas échéant), mangeant une lamelle à son tour, se régaland et glissant ses doigts collants dans sa bouche pour les sucer délicatement. Elle attira un de ses sacs avec son pied pour prendre un paquet de mouchoirs en papier, et se sécha les doigts, lui tendit un mouchoir, assis l'un à côté de l'autre sous la pluie sur la valise à côté du Boeing 747 Cargo de la Lufthansa.

La stalle de voyage du cheval fit alors pour la troisième fois sa théâtrale apparition dans la nuit, tel un coup de théâtre de plus en plus émoussé, et ils levèrent à peine les yeux pour la regarder arriver lentement au loin sur les pistes sur sa remorque habituelle, escortée cette fois du petit véhicule technique du chef d'escale de la Lufthansa. Le chef d'escale de la Lufthansa courut vers eux sous la pluie dans son grand imperméable noir ouvert qui flottait dans le vent, son talkie-walkie à la main, pour leur présenter ses excuses. Il s'était arrêté, essoufflé, devant la valise où ils étaient toujours assis (ils ne s'étaient pas levés, avaient simplement interrompu leur en-cas), et il les regardait. Il était confus que personne n'ait été là pour les accueillir, en raison d'un problème de communication avec l'équipage. Il n'avait pas fini ses explications qu'une porte s'ouvrit à l'avant de l'avion. Un steward en uniforme apparut au-dessus du vide, sa silhouette se découpant dans l'embrasure de la porte, qui passait la tête dans la nuit pour guetter l'arrivée d'une passerelle. Aussitôt, rangeant les restes de leur repas dans le sachet en plastique, la barquette en kapok maculée de sauce, le flacon de soja vide, les mouchoirs tachés, Jean-Christophe *de Quelque chose* et Marie commencèrent à monter leurs bagages dans l'avion avec l'aide du chef d'escale de la Lufthansa, et celle du steward, qui ne descendait jamais plus loin que le milieu de la passerelle (comme s'il lui était interdit de fouler du pied la terre ferme), pour prendre les valises et remonter dans l'avion. Il ne restait presque plus que quelques bagages sur le tarmac. Ils réunirent leurs derniers sacs, et ils étaient en train de monter dans l'avion en escaladant la passerelle l'un derrière l'autre, quand ils aperçurent soudain à côté d'eux la stalle métallique du cheval en apesanteur dans les airs le long de la carlingue du Boeing, le caisson étanche — avec le pur-sang vivant à l'intérieur —, qui montait lentement parallèlement à eux dans la nuit sur une plate-forme horizontale commandée par un chariot élévateur. Arrivé à la hauteur de la soute, la plate-forme, après un à-coup brutal qui fit trembler la stalle, fut poussée horizontalement par le bras articulé du robot filoguidé dans l'ouverture noire et béante d'une soute et la stalle disparut dans le ventre de l'avion.

Jean-Christophe *de Quelque chose* et Marie étaient trempés quand ils accédèrent à l'avion. Ils empruntèrent le petit escalier intérieur, raide et en colimaçon, qui menait au pont supérieur du Boeing 747 où quelques sièges étaient réservés aux accompagnateurs de marchandises de valeur (en général, le premier garçon de voyage pour le cas des chevaux de courses). Seules deux personnes se trouvaient là, déjà installées dans l'avion désert, un Japonais et un Européen, peut-être un Allemand (qui avait retiré son pantalon de flanelle grise qui pendait sur un cintre à côté de lui, et qui lisait le journal en pantalon de jogging confortablement calé au fond de son siège, les pieds en chaussettes dans des mules blanches d'hôtel ou de compagnie aérienne). Jean-Christophe *de Quelque chose* et Marie inclinèrent la tête pour le saluer rapidement quand il releva les yeux vers eux, et ils répartirent leurs sacs dans les coffres à bagage, retirèrent leurs manteaux mouillés, que le steward vint réceptionner pour les ranger dans une penderie encastrée. Le steward leur demanda de bien vouloir prendre place immédiatement et d'attacher leurs ceintures, car le départ était imminent.

Après avoir quitté son aire de stationnement, Le Boeing 747 Cargo avait roulé longtemps dans la nuit pour rejoindre la piste de décollage, les hublots étaient inondés de pluie, ruisselaient d'une fine pellicule d'eau incessante. Les lumières avaient été réduites dans la cabine calfeutrée et silencieuse du pont supérieur, et, à part les quelques voyants lumineux situés au-dessus des sièges, seules d'inquiétantes lueurs d'éclairs traversaient parfois la pénombre au dessus des têtes immobiles des deux autres passagers qui voyageaient avec eux, les lueurs des éclairs presque immédiatement suivies de terribles grondements de tonnerre, qui ne laissaient pas le temps à Marie d'évaluer mentalement la distance supposée qui les séparait de l'orage. Arrivé en bout de piste, l'avion resta encore immobilisé une vingtaine de minutes, attendant sans doute l'autorisation de décoller de la tour de contrôle. Puis, après une nouvelle attente, le commandant de bord expliqua en anglais dans les hauts-parleurs de l'avion que les conditions météorologiques devaient permettre leur décollage pour Francfort dans une quinzaine de minutes, et, moins de dix minutes plus tard, cette simple annonce, brève, sèche, dans les crachotements des hauts parleurs, *take off, two minutes*. L'avion se mit alors en mouvement, son immense masse inerte prenant progressivement de la vitesse sur la piste, des lignes de lumière filaient de plus en plus vite dans la nuit aux hublots noyés de pluie. De violentes rafales de vent déportaient l'avion sur la piste, qui faisaient trembler la carlingue, et, lorsqu'il s'aracha du sol, il fut immédiatement chahuté dans les airs, peinant à trouver son assise et à se stabiliser. Il prenait de l'altitude à la force des réacteurs et continuait d'être secoué dans les turbulences, prenant de plein fouet des masses d'air hostiles et tourbillonnantes. Des torrents de pluie s'abattaient sur le fuselage, et des éclairs blancs, électriques et zébrés, étaient visibles dans la nuit à travers les hublots.

Les turbulences n'avaient pas cessé, et les passagers étaient fortement secoués dans la cabine, Marie se tenait aux accoudoirs, attachée sur son siège. Ce n'est qu'une demi-heure après le décollage que les conditions atmosphériques devinrent plus calmes, si ce n'est parfaitement paisibles, et les lumières des plafonniers revinrent dans la cabine. Jean Christophe *de Quelque chose* se leva et se mit à fouiller au-dessus de lui dans le coffre à bagages parmi les sacs de Marie pour reprendre la trousse de premiers soins que lui avait remise le Japonais. Il demanda à Marie si elle voulait l'accompagner dans les soutes, et ils allèrent trouver le steward, qu'ils descendirent l'escalier intérieur avec eux pour rejoindre le pont principal. Il se munit d'une lampe de poche, composa un code d'accès sur un cadran à touches et ils passèrent la porte métallique qui donnait accès aux soutes. Là, dans un espace désert, sombre et légèrement inquiétant, qui avait des allures de vaste entrepôt réfrigéré, le bourdonnement continu des réacteurs se faisait entendre avec une force démultipliée. Les parois métalliques tremblaient, et le sol était froid, nu, avec des rails qui couraient sur un revêtement rudimentaire couvert d'une pluie résiduelle consécutive au chargement du fret. Il n'y avait presque pas de lumière dans les soutes, seules de fantomatiques veilleuses verdâtres étaient allumées ici et là au plafond. Il grossaient lentement dans la pénombre,

longèrent des piles éparses de palettes entreposées contre les parois, des grandes caisses en bois, élégantes, qui pouvaient contenir des œuvres d'art, des caisses bleues et mauves identiquement siglées de l'appellation mystérieuse *Nisshoi Iwai Japan*, puis un ensemble homogène de douze palettes de fret recouvertes d'une bâche translucide qui contenait chacune cinquante photocopies de bureau, emballées individuellement sous vide dans un fort plastique transparent. La stalle du cheval se trouvait à l'avant de la soute, isolée dans une zone sombre qui devait correspondre au nez du Boeing. Le steward regarda Jean-Christophe *de Quelque chose* déverrouiller le battant inférieur de la porte de la stalle et, s'assurant que tout se passait bien, il leur laissa la lampe de poche, et s'éloigna dans la pénombre pour regagner le pont supérieur.

Jean-Christophe *de Quelque chose* s'était glissé dans le box et longeait le corps du cheval dans la pénombre, le dos collé aux parois pour ne pas s'exposer aux ruades. Il contourna ainsi précautionneusement les flancs du cheval, sa trousse de premiers soins à la main, qu'il posa sur le bord de la mangeoire. Il demanda à Marie, qui était restée à la porte de la stalle et l'éclairait avec la lampe de poche, si elle voulait le rejoindre, il lui assura que cela ne présentait aucun risque, le cheval était attaché et calme, il semblait prostré, comme assommé par un puissant sédatif. Il retourna accueillir Marie à la porte du box, elle dut se baisser à mi-corps pour passer la porte guillotine et ils avancèrent ensemble en titubant dans la paille sèche et craquante de la litière de la stalle. Jean-Christophe *de Quelque chose* caressa le cheval pour l'apaiser et se pencha sur sa blessure, qu'il se mit à examiner attentivement à la lueur de la lampe de poche. Il avait quelques connaissances vétérinaire, il lui était déjà arrivé de soigner lui-même ses chevaux, même s'il n'avait plus eu l'occasion de pratiquer en personne depuis longtemps. Le genou était ouvert, la peau déchirée, qui s'était retroussée en petits lambeaux crénelés et déchiquetés autour de la plaie noirâtre et sanguinolente. Jean-Christophe *de Quelque chose* commença par ôter quelques poils collés autour de la blessure, puis, ouvrant la trousse de premiers soins, il examina son contenu avec attention, sortit un étui à lunettes de la poche de sa veste, et mit ses lunettes — c'était la première fois que Marie lui voyait mettre des lunettes — pour lire l'étiquette du flacon des laboratoires Schein Inc, Povidon Topical Solution, Povidone-Iodone 10% qui contenait une longue notice en anglais en caractères minuscules, qu'il parcourut du regard en la tenant très près de ses yeux en étant parfois déséquilibré par une secousse de l'avion. Oui, c'est ça, de la teinture d'iode, très bien, dit-il, on pourra en ajouter quelques gouttes, et il expliqua à Marie qu'il fallait rincer la plaie avec de l'eau salée. Il chercha mais ne trouva pas de soluté physiologique dans la trousse et dit que du sel ferait l'affaire, du sel, du simple sel. Marie lui dit en souriant qu'elle n'avait pas de sel (j'ai encore un peu de soja, si tu veux, dit-elle), et, se proposant de remonter en chercher, elle ressortit de la stalle avec la lampe de poche. Resté seul dans le noir, Jean-Christophe *de Quelque chose*, après avoir rangé la trousse et caressé l'encolure du cheval pour le mettre en confiance, trouva une bassine et la remplit d'eau au robinet d'un bidon, la stalle était sommaire, mais bien équipé, qui comptait des réserves de fourrage et de paille, de l'eau, plusieurs bidons de cinq litres, et divers ustensiles, boucles, courroies, seaux, récipients et bassines.

Marie revint quelques minutes plus tard avec quatre sachets de sel que lui avait trouvés le steward, de ces minuscules sachets de sel et poivre assortis qui agrémentent les plateaux repas dans les avions, quatre en tout (dont un était de poivre, malheureuse, Jean-Christophe *de Quelque chose* s'en aperçut à temps, et ne l'ouvrit même pas, le posa par terre dans la paille), il déversa les contenus des petits sachets de sel dans la bassine pleine d'eau, à laquelle il ajouta quelques gouttes du flacon de solution antiseptique, jusqu'à ce que le mélange, qu'il touillait délicatement du bout des doigts, atteignît une couleur de thé oolong très léger, avec quelques linéaments plus foncés, comme des veines sinueuses de couleur réglisse qui stagnaient en suspension entre deux eaux (en tout cas, c'est très joli, dit Marie, je ne sais pas si c'est efficace).

L'avion traversa alors une nouvelle zone de turbulences, la trousse de premiers soins glissa par terre dans la paille, les bidons s'entrechoquaient sur le sol, et l'eau dansait en

clapotant dans la bassine, qui finit par déborder du récipient et se répandre dans le fourrage de la litière. Jean-Christophe *de Quelque chose* se releva et s'approcha du cheval en titubant, la bassine à la main, dans laquelle l'eau ne cessait de se balancer, commença à nettoyer la blessure du cheval, frottant les chairs meurtries en détachant les dernières impuretés collées autour de la plaie, où quelques graviers, poussières et autres corps étrangers demeuraient incrustés dans les tissus lésés. Le cheval, les yeux absents, se laissait faire, paraissait insensible, comme anesthésié. Il recula simplement une fois brutalement, tirant et distendant la longe, faisant courir une onde d'affolement dans la stalle en prouvant qu'il pouvait toujours être dangereux. L'avion était de plus en plus secoué maintenant, la situation devenait critique dans la stalle, Marie s'agrippait au dos de Jean-Christophe *de Quelque chose*, se retenait d'une main au bord de la mangeoire pour éviter d'être projetée contre le cheval, et, dans les hauts parleurs, se faisaient entendre de pressantes et répétées annonces d'urgence dont ne leur parvenaient que des échos étouffés et lointains, auxquels ils ne comprenaient rien, devinant simplement qu'on leur demandait de regagner leurs places et d'attacher leurs ceintures. Le cheval était de plus en plus agité, il trépignait sur place, il reculait, tirait en avant et en arrière sur la longe pour se détacher, au risque d'arracher l'anneau de la mangeoire. Il ne se laissait plus faire, il se débattait dans le box, se mit à hennir et à se cabrer pour chercher à se libérer. Marie prit peur, et ils quittèrent la stalle sans attendre.

Ils avaient quitté la stalle précipitamment, dans un mouvement de fuite, d'abandon et de panique, Jean-Christophe *de Quelque chose* avait encore la bassine à la main, presque vide, renversée, et la lampe de poche était tombée par terre dans la bousculade, allumée dans la paille, ils ne l'avaient même pas ramassée, ils avaient longé les parois le plus vite possible, sans s'arrêter, sans revenir sur leur pas, tendre le bras et la ramasser, ils avaient laissé la lampe de poche derrière eux, allumée dans la paille, le faisceau oblique entre les pattes du cheval, et ils s'étaient jetés au dehors de la stalle sans réfléchir. Ils s'étaient brusquement retrouvés dans le froid humide des soutes, où le grondement inquiétant des réacteurs n'était pas amorti comme dans les cabines de passagers par une coque de plastique qui en atténuait l'intensité. Le cheval continuait de s'agiter dans la stalle, il avançait et reculait sur place, il marcha sur la lampe de poche et l'écrasa sous son sabot, la pulvérisa comme une noix dans un bruit de verre brisé, en mouchant d'un coup sa lumière. La stalle se retrouva complètement dans le noir, emplies de la silhouette noire du pur sang, mobile, inquiétante, agitée. Ils ne savaient où aller dans les soutes désertes, où se réfugier, à quoi s'accrocher et où se retenir, ils ne trouvaient plus la porte dans l'obscurité, ils erraient côte à côte dans le noir parmi des palettes de fret à la recherche d'un refuge ou d'un abri. Le fuselage tremblait sous leurs yeux, les parois concaves, sombres et métalliques, parcourues d'humidité résiduelle et de gouttes de condensation, et ils sentaient physiquement les vibrations du métal, ses oscillations, ses trépidations, sous la pression des masses d'air et de vent déchaînées qui devaient venir à la rencontre de l'avion, sachant que de l'autre côté de la paroi, à un mètre d'eux à peine, on entraînait dans la nuit.

Ils ne bougeaient plus dans les profondeurs de la soute, debout côte à côte dans le noir, les yeux affolés, mobiles, cherchant la porte des soutes des yeux, mais ne la trouvant pas, et ils entendaient Zahir geindre dans la stalle, qui émettait des sons rauques et plaintifs. Ils devinaient son box dans le noir, même pas à une dizaine de mètres d'eux — dix mètres qui leur semblaient des kilomètres maintenant infranchissables —, la porte restée ouverte dans l'obscurité, par laquelle on apercevait la croupe agitée du cheval dans la pénombre, la queue secouée de balancements convulsifs. Le cheval souffrait, ils l'entendaient gémir et le voyaient haleter et chercher sa respiration dans sa stalle, quand la porte des soutes s'ouvrit brusquement devant eux, laissant entrer de la lumière, puis un faisceau longiligne de lampe de poche qui cherchait dans le noir, qui fouillait l'obscurité et se posa sur eux, puis, il y eut un appel ou un cri, en anglais ou en allemand, de reproche ou de surprise, une phrase, comme un ordre, à la fois affolée et comminatoire, une voix d'homme invisible derrière le faisceau aveuglant de la torche électrique dirigée sur eux, et ils se dirigèrent vers la porte en vacillant de droite à gauche sur le sol métallique, guidés par lumière de la lampe de poche, qui les

précédait , les escortait, leur faisait un chemin de lumière, dans les secousses ininterrompues de l'avion, et ils sortirent des soutes. La porte, lourdement, se referma derrière eux dans un claquement.

Zahir était seul. Il avait entendu la porte claquer derrière lui, les présences familières s'étaient éloignées et il était resté seul, abandonné de tous dans le noir, le montant de la stalle pour seul horizon, où pendaient dans la pénombre des boucles et des courroies qui s'agitaient dans son champ de vision au gré des secousses de l'avion qui lui demeuraient incompréhensibles. Il ne connaissait pas cette stalle, il ne l'avait jamais vue avant qu'on ne le forçât à y monter quelques heures plus tôt, les yeux bandés, la patte entravée dans une corde, comme un prisonnier assujéti. Il était dans le noir, ne sachant pas où il était ni combien de temps il resterait prisonnier de ce caisson aveugle dont il avait les parois pour seul horizon. La stalle était constamment agitée de secousses, et Zahir se sentait impuissant, il avait mal au coeur, il suait sur place, épuisé, tenant à peine debout, il transpirait, il bavait, la salive s'écoulait de sa bouche, il ne cherchait même pas à la retenir, une mousse blanchâtre dégoulinait lentement de ses mâchoires. Son coeur, qui était monté à près de deux cents pulsations minute au moment du décollage, continuait de battre très vite, alors qu'il était au repos à présent, qu'il se contenait de se maintenir en équilibre, de se replacer, de se repositionner dans la stalle après chaque cahot de l'avion, appuyant sur les postérieurs pour conjurer les secousses, dont il ne pouvait ni prédire la venue ni déduire l'origine.

Zahir n'avait d'autre état de conscience que la certitude d'être là dans le noir, il devait se savoir présent dans la stalle, il avait cette certitude animale, silencieuse, tacite, infaillible, d'être là, sa présence lui était aussi incompréhensible qu'indéniable, il ne pouvait ni la comprendre ni l'expliquer ni la justifier — ce qu'il faisait là, il n'en avait aucune idée — mais il se savait là dans l'obscurité de la stalle, dans cet état de mal être, d'inquiétude et de doute, son horizon borné de toutes parts de ténèbres bruyantes et effrayantes. Il était prostré, les yeux ouverts, les naseaux dilatés, il grattait misérablement le sol, il faisait un trou, régulier, inutile, dans la paille, de la pointe du sabot. Il avait mal au coeur, il se sentait barbouillé. Il ne mangeait pas, il ne buvait pas, il ne faisait rien, il souffrait, une souffrance vague, légère, écoeurante, et pas même une souffrance, un simple mal être, une douleur plane, immobile, illimitée. Ce qu'il y avait au-delà de la stalle lui était inconnu, le ciel, la nuit, le vent et l'univers. Son pouvoir d'imagination se bornait aux parois qu'il avait devant lui, son esprit butait sur elles et rebondissait pour revenir aux nébulosités de sa propre conscience.

Zahir était autant dans la réalité que dans l'imaginaire, dans cet avion en vol que dans la perception qu'il avait du monde, limitée aux confins de sa stalle, Zahir était dans les brumes d'une conscience, ou d'un rêve, inconnu, sombre, agité, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images étaient des instants de la pensée et les turbulences du ciel des fulgurances de la langue, et, si dans la réalité, les chevaux ne vomissent pas, ne peuvent pas vomir, leur organisme ne leur permet pas, même quand ils ont mal au coeur, même quand leur estomac est contracté et surchargé de nourriture et de liquide, il leur est physiquement impossible de vomir, les muscles circulatoires qui relient l'estomac à l'oesophage les leur en empêche, Zahir, cette nuit, titubant sans force dans sa stalle, tombant à genoux dans la paille, sa pitoyable crinière plaquée sur la tête, les poils emmêlés, torsadés, enduits d'une mauvaise sueur sèche, les mâchoires molles, la langue pâteuse, mastiquant dans le vide, sécrétant une salive aigre, suant, transpirant, se sentant mal, essayant de se redresser dans le box, faisant un pas de côté sur ses jambes flageollantes, et perdant de nouveau l'équilibre, à deux doigts de s'effondrer sans connaissance dans le box, retombant lentement sur ses genoux, s'affaissant, les antérieurs ployés, la poitrine oppressée, l'estomac douloureux, distendu par les fermentations, sentant les aliments lui monter le long du ventre et refluer vers le larynx, des sueurs froides qui noyaient maintenant ses tempes et éprouvant soudain cette proximité concrète, physique, avec la mort, que l'on éprouve quand on va vomir, cette affreuse salive avant-courrière qui remonte dans la bouche et annonce l'imminence des vomissements, quand les viscères se tordent et

que les aliments affluent dans la gorge et commencent déjà à remonter dans la bouche, Zahir, indifférent à son espèce, traître à sa nature et à sa complexion, Zahir se mit à vomir dans la nuit à dix mille mètres l'altitude.